

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE DU POSITIVISME

AU MEXIQUE

Le Docteur Gabino BARREDA

PAR M. AGUSTIN ARAGON

Ingénieur

Avec une Préface de M. PIERRE LAFFITTE

Directeur du Positivisme.

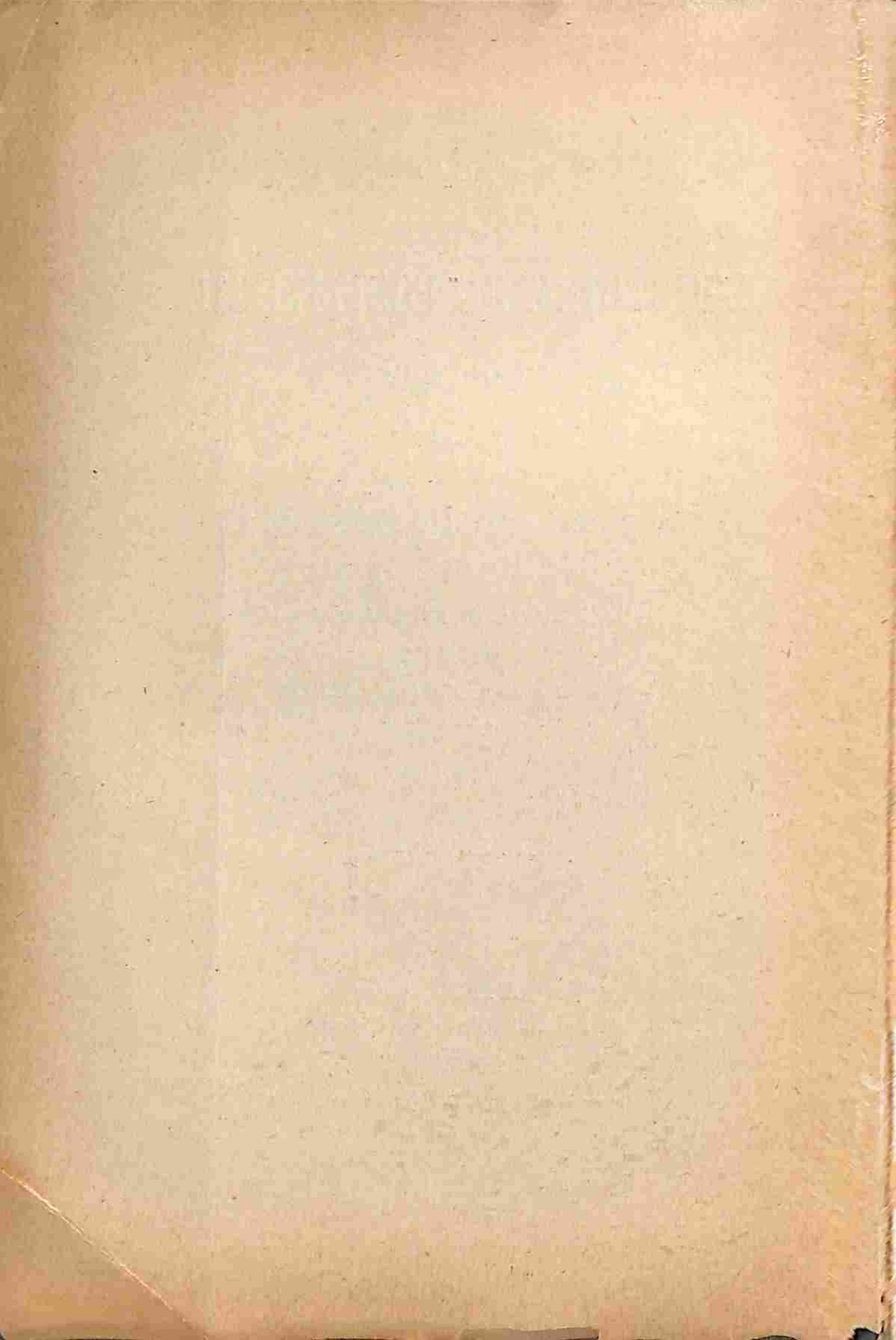
Prix : 60 centimes.

A MEXICO

CHEZ L'AUTEUR, 5^a de Carpio, n° 2817.

A PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE, 10, rue Monsieur-le-Prince, 10



DISCOURS PRONONCÉ A PARIS

Au siège de la Société Positiviste

Le Jeudi 13 Aristote 110 (10 Mars 1898)

A L'OCCASION DE LA COMMÉMORATION DU

D^r GABINO BARREDA

1.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE DU POSITIVISME
AU MEXIQUE

Le Docteur Gabino **BARREDA**

PAR M. AGUSTIN ARAGON
Ingénieur

Avec une Préface de M. PIERRE LAFFITTE
Directeur du Positivisme.

À MEXICO

CHEZ L'AUTEUR, 5^a de Carpio, n^o 2817.

À PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE, 10, rue Monsieur-le-Prince. 10

1853

THE HISTORY OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

A LA MÉMOIRE
DE MON FRÈRE ALPHONSE ARAGON

Ami et compagnon de ma jeunesse, aspirant, comme moi, à devenir un vrai positiviste, il associait de hautes préoccupations philosophiques et sociales à la poursuite de ses études médicales, dont il venait de commencer la deuxième année lorsque je l'ai perdu. Je n'ai pu triompher du chagrin que sa mort prématurée me fit éprouver, qu'en me consacrant à l'étude du Catéchisme positiviste, cet incomparable poème religieux d'Auguste Comte, où j'appris que la résignation et l'activité sont les seuls remèdes à la douleur.

Agustín ARAGON

Né, le 28 Août 1870, à Jonacatepec
(Etat de Morelo)

1844

THE NEW YORK COMPANIES

The following is a list of the names of the
members of the New York Companies, as
reported to the Board of Directors, on the
1st day of January, 1844. The names of
the members are given in alphabetical order,
and are followed by the names of the
companies to which they are attached.

THE NEW YORK COMPANIES
BOARD OF DIRECTORS
1844

PRÉFACE

Au nom du passé et de l'avenir, les serveurs théoriques et les serveurs pratiques de l'Humanité viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence, morale, intellectuelle, et matérielle.

Auguste COMTE
Cours du Palais-Cardinal, le 19 octobre 1851.

Cet *Essai sur l'histoire du Positivisme au Mexique*, consacré au docteur Gabino Barreda, est un acte de haute importance. Il constitue un hommage au fondateur du Positivisme; de tous ceux qui devaient lui être rendus à l'occasion du centenaire de sa naissance, nul ne pouvait être mieux approprié que ce récit de l'œuvre accomplie, sous son inspiration, par un de ses meilleurs disciples. Il fait ressortir, dans un cas décisif, la réalité de la grande fondation d'Auguste Comte, et l'utilité de son extension directe et nécessaire aux diverses populations occidentales. Enfin, cet épisode de l'histoire du Positivisme a témoigné que cette universalité s'étend au sentiment, autant qu'à l'esprit, par les manifestations extérieures auxquelles il a donné lieu, manifestations destinées à la glorification des services rendus et à l'expression solennelle de la reconnaissance publique. Le même jour où, à l'occasion du XVII^e anniversaire de la mort de l'éminent apôtre du Positivisme au Mexique, M. Agustin Aragon exposait sa vie et son œuvre devant ses coreligionnaires réunis, à Paris, dans la maison qui fut le berceau de la véritable foi universelle, ses compatriotes accomplissaient la même commémoration dans la ville qui a été le théâtre d'une de ses plus importantes

applications sociales : la fondation de l'Ecole nationale préparatoire de Mexico.

M. Agustín Aragon a rattaché, avec précision, cette phase décisive de l'histoire de sa patrie à l'action du Positivisme, à l'influence personnelle d'Auguste Comte. Le plaisir extrême que j'ai eu à suivre cette évolution est venu augmenter le nombre, toujours croissant, des raisons qui me font désirer, bien qu'ayant déjà atteint un grand âge, d'assister longtemps encore à l'essor de la doctrine à laquelle j'ai consacré ma vie ; aussi serai-je toujours reconnaissant à ceux de nos confrères mexicains qui ont été nos hôtes d'avoir ajouté au bonheur que j'ai eu de vivre à son service, en nous rendant familière une propagande sociale aussi intéressante par sa méthode, pour le philosophe, qu'utile par ses résultats, pour le citoyen.

J'ai eu le bonheur de connaître personnellement les principaux agents de cette sage évolution : M. Contreras Elizalde, qui l'a provoquée et secondée ; M. Gabino Barrera, qui en a été l'organe essentiel ; M. Porfirio Parra, qui en est le plus éminent représentant actuel ; ainsi que l'auteur de cet opuscule, M. Agustín Aragon, qui appartient à la nouvelle génération positiviste, appelée à poursuivre l'œuvre commencée, en se subordonnant dignement à l'ensemble de ses maîtres.

M. Contreras était un disciple fervent d'Auguste Comte, assidu aux séances de la Société positiviste, prenant part à toutes ses manifestations sociales. C'était une nature exquise, véritablement ravissante, dont le souvenir m'est resté cher. Notre amitié prit naissance il y a plus d'un demi-siècle ; nous étions du même âge, nous partagions la même foi, nous avions les mêmes aspirations. Aussi longtemps qu'Auguste Comte professa son cours philosophique sur l'Histoire générale de l'Humanité, M. Contreras, le docteur Ch. Robin et moi, nous nous rendions de concert au Palais-Cardinal (Palais-Royal). De même, le jour des funérailles de Blainville, tous deux nous accompagnâmes Auguste Comte au cimetière du Père-Lachaise, où il prononça le *Discours* reproduit dans le tome premier du *Système de Politique positive*. C'est à juste titre que M. Agustín Aragon signale, parmi les

éléments qui ont contribué à faciliter l'ascendant du Positivisme dans sa patrie, la puissance de l'action personnelle de M. Contreras, particulièrement sur le président Juarez. En ce qui me concerne, je puis dire que ni l'éloignement, ni la mort n'ont pu affaiblir l'impression de charme inexprimable que cause toujours en moi l'évocation de son souvenir.

Quelque réelle qu'elle ait été, cette action personnelle de M. Contreras resta pourtant impuissante le jour où, entraîné par sa tendre humanité, il se joignit à ceux qui demandèrent à Juarez la grâce de Maximilien. Mais il s'agissait d'un de ces cas où, selon le précepte de Richelieu, ce maître des maîtres, l'on doit fermer son cœur à la pitié (1). Juarez se conduisit, en cette circonstance, en véritable homme d'Etat : l'impérial aventurier, qui, contre les lois ordinaires de la guerre, avait fait mettre à mort les citoyens armés pour la défense de leur patrie, subit justement le châtement que méritait son crime. Cette punition exemplaire eut un retentissement prodigieux ; elle provoqua en moi une des plus hautes satisfactions sociales de ma vie. Il importe au bonheur des nations que la responsabilité terrestre ne soit pas un vain mot : Maximilien subit la peine des grands, qu'on ne doit frapper qu'à la tête. Ce salutaire précepte de Danton, qui avait reçu de Cromwell un précédent inoubliable, fut ce jour-là remis en vigueur par Benito Juarez.

L'action de cet homme d'Etat eut des conséquences décisives sur les destinées de l'empire français et de la république mexicaine.

La civilisation espagnole a été funeste aux deux Bonaparte. En 1808, le soulèvement de la Péninsule posa la barrière à l'orgueil démesuré du colosse aux pieds d'argile qui, finalement, alla mourir, comme un sot, à Sainte-Hélène. En 1867, l'avortement de l'expédition du Mexique, « la plus grande

(1) Voici les paroles textuelles du grand Cardinal, qui constituent une véritable formule de justice politique : « En matière de crime d'Etat, il faut fermer la porte à la pitié, et mépriser les plaintes des personnes intéressées et les discours d'une populace ignorante qui blâme quelquefois ce qui lui est plus utile et souvent tout à fait nécessaire. » Richelieu, *Testament politique*, Amsterdam, 1690, II^e partie, ch. v, p. 23. Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque positiviste*, section d'*Histoire*.

pensée du règne », fit ressortir le vide de la politique impériale : au dehors, il la rendit impuissante à intervenir dans le conflit germanique ; au dedans, il provoqua une banqueroute qui ruina, jusque dans les plus petits villages, ceux qui, confiants dans l'étoile du prétendu César, avaient mis leurs épargnes dans l'emprunt mexicain. L'exécution de Maximilien fut le prélude de la chute de Napoléon III. Ce n'est pas toujours impunément qu'on viole l'indépendance d'une nation.

Le Mexique se releva de cette crise, grâce au concours des deux éminentes personnalités qui étaient à cette époque la plus haute expression du pouvoir politique et de l'ascendant philosophique. Benito Juarez, dont la mémoire est restée en honneur parmi les positivistes, fut le principal agent de sa rénovation politique et le promoteur de son relèvement moral. Sous sa direction, le parti gouvernemental sut se dégager de l'ingérence théologique, qui embrouille les questions sociales et ensanglante les débats politiques ; il réussit aussi à surmonter l'empire des idées métaphysiques, quoique plus difficilement, parce qu'ici c'étaient les vainqueurs eux-mêmes qui devaient réformer leur entendement : mais tous les esprits élevés et généreux, tous ceux que domine une profonde conviction sociale finissent par accepter les conceptions positives, comme le guide le plus ferme de la vie publique et la garantie la plus sûre contre toute rétrogradation.

Pour accomplir cette tâche, Juarez trouva le collaborateur nécessaire dans M. Barreda, dont la haute valeur, mentale et morale, assura le succès de l'entreprise. Celui-ci sut utiliser les enseignements du penseur incomparable que Montpellier avait vu naître, deux générations auparavant, pour opérer cette régénération de l'éducation publique, assurée par la création de l'École nationale préparatoire. En se perpétuant, et aussi longtemps que son caractère encyclopédique et nettement scientifique lui sera maintenu, cette fondation contribuera à former une élite vraiment sociocratique, issue des entrailles mêmes de la nation, dignement préparée à l'accomplissement de ses diverses fonctions éducatrices, ad-

ministratives et gouvernementales. Grâce à M. Barreda, le Mexique, par cette application des vues d'Auguste Comte, sera redevable à la France républicaine de biens plus durables et plus étendus que les maux que lui causa la France impériale.

Je n'ai point conservé le souvenir du premier séjour de M. Barreda à Paris, mais celui de son second passage m'est resté très vivace. M. Barreda vint me voir ; il assista à quelques séances de la Société positiviste, où il fit la connaissance de son président, M. Fabien Magnin. Malheureusement, peu de mois après, une mort aussi prématurée que déplorable vint briser des relations qui auraient été aussi fécondes qu'heureuses. Nous en avons pour garants les résultats, si glorieux pour sa mémoire, obtenus par M. Barreda, et la profonde sagesse qui caractérisa une vie dont les enseignements doivent être mis à profit par tout véritable apôtre de la foi démontrable.

Profondément imbu de l'esprit et de la méthode positives, M. Barreda n'a point vu, dans la solution correspondante, une panacée dont la formule serait uniformément applicable à toutes les nations, dans toutes les situations politiques ; il a su l'approprier aux nécessités de sa patrie, en citoyen qui sait où elle doit aller et par quels moyens il convient de l'y amener. La connaissance des hommes et des choses qui a fait la rectitude de sa propagande, en a assuré l'utilité certaine et durable. Chez ce penseur, qui alliait l'aménité et la droiture du caractère à une conviction inébranlable, on ne trouve nulle trace de l'envie de se singulariser, faiblesse si commune au vulgaire des novateurs. Sa caractéristique est une grande relativité, une combinaison supérieure de l'esprit philosophique et de l'esprit pratique. M. Barreda a ouvert une voie féconde ; en continuant à s'inspirer du même esprit, de la même relativité, de la même humanité, ceux qui s'y engageront après lui iront, avec le même succès, à la conquête des esprits et des cœurs.

C'était un sage ; et le Positivisme s'honore, à bon titre, des témoignages d'affection et des hommages que son nom provoque dans sa patrie, justement fière d'avoir donné naissance

à un si noble esprit. Aussi, en raison de son éminente nature et de ses œuvres, philosophiques et civiques, j'ai décidé que son image serait placée désormais auprès du portrait de son maître, dans cet appartement de la rue Monsieur-le-Prince où, du vivant d'Auguste Comte et après lui, se sont accomplis tant d'événements importants pour la fondation de la religion de l'Humanité.

Ce n'est pas seulement personnellement, c'est comme directeur du Positivisme que je sais gré au délégué de nos coreligionnaires mexicains au Centenaire d'Auguste Comte de m'avoir permis, par ces quelques lignes, de témoigner de la profonde sympathie qui me rattache, par M. Contreras Elizalde, à toute la suite de l'évolution organique de sa patrie, et de m'associer ainsi au pieux hommage rendu par M. Agustin Aragon à ses précurseurs immédiats. Puisse cet *Essai*, destiné à raviver la reconnaissance pour un passé qui a légué de si précieux souvenirs, contribuer à resserrer les liens de fraternité dans le présent et provoquer de nouveaux travaux dignes de perpétuer cette glorieuse tradition, pour le plus grand bien du Mexique et de l'Humanité !

Pierre LAFFITTE.

Paris, le 41 Charlemagne 110 : Jeanne d'Arc. — Mariaa.
(28 juin 1898.)

A LA MÉMOIRE
DU D^R GABINO BARREDA

Apôtre du Positivisme au Mexique

Collaborateur de Juarez

Fondateur et premier Directeur de l'École nationale préparatoire de Mexico.

L'Amour pour principe,
Et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but !

MESDAMES, MESSIEURS,

Esquisser l'histoire de l'introduction et de la propagation du Positivisme au Mexique, signaler la valeur relative des apôtres de la nouvelle doctrine dans mon pays et les résultats atteints jusqu'à ce jour, tel est le but de cette appréciation de la vie et de l'œuvre du D^r Gabino Barreda.

J'ai accepté cette tâche, bien au-dessus de mes forces, parce que j'ai la conviction que tous les détails de l'institution d'une propagande philosophique sont, au plus haut degré, intéressants et précieux, et qu'ils doivent être publiés par ceux qui les ont vus ou appréciés de près, non seulement pour conserver bien des renseignements utiles, mais aussi pour empêcher la légende de prendre la place de la réalité, comme cela s'est produit déjà, en France même, relativement à notre évolution positiviste.

On a pu lire, en effet, dans un écrit de quelques-uns

des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, l'assertion suivante : « Fondateur d'*El Eco Hispano-Americano* (1853-1872), le premier, M. Florez mit pour épigraphe à cette publication périodique la devise politique du Positivisme : *Orden y Progreso*. Auguste Comte, qui recevait sa feuille et la lisait, ne fut pas sans remarquer cette initiative et sans en féliciter l'auteur. C'est dans le même journal que notre confrère poursuivit, du vivant même du Maître et longtemps encore après sa mort, par un effort considérable, fructueux et que l'on n'a pas assez remarqué, cette campagne de publicité positiviste qui répandit en Europe, mais surtout dans le Sud Américain, et principalement au Mexique, au Chili, à La Plata et au Brésil, cette connaissance générale de la philosophie et de la politique positives, qui fructifia si vigoureusement dans ces nobles pays et y produisit les résultats mémorables que l'on sait. »

Je déclare, avec tous les égards dus, que cette affirmation n'est pas exacte en ce qui concerne le Mexique, car la propagande et la diffusion du Positivisme doivent y être rapportées au savant D^r Gabino Barreda. M. Contreras Elizalde y contribua aussi pour beaucoup, mais il ne paraît pas qu'*El Eco Hispano-Americano* y ait eu aucune part. Cela découle clairement, ce me semble, de tout ce que je dirai plus loin à ce sujet. Je ne saurais nier, toutefois, que le journal de M. Florez ait eu des lecteurs mexicains, car c'est une chose que j'ignore ; mais je puis affirmer que son influence ne compte pour rien dans la diffusion du Positivisme au Mexique.

Outre l'utilité de fixer des points intéressants l'évolution du Positivisme, j'ai cédé, comme adhérent complet à la doctrine de notre maître commun, Auguste Comte, au désir ardent de contribuer, pour ma part, à la célébration du centenaire du fils insigne de Montpellier, cente-

naire qui dure encore, en glorifiant, dans cette maison même où il a passé, la vie et l'œuvre de son plus éminent disciple mexicain.

Enfin, j'ai choisi ce jour, anniversaire de la mort de M. Barreda, parce que, dans une même communauté d'admiration et de reconnaissance, mes compatriotes, réunis sous la présidence de M. Fernández Leal, ministre de l'agriculture et de l'industrie (*Fomento*), rendent aujourd'hui même, à Mexico, un solennel hommage à la mémoire du plus grand disciple d'Auguste Comte dans cette partie du continent américain.

I

DE L'ÉTAT SOCIAL DU MEXIQUE EN 1867.

J'indiquerai, ne fût-ce que sommairement et comme préambule indispensable à cette étude, quel était l'état social du Mexique lorsque la propagande positiviste y fut instituée par le premier de nos apôtres, l'éminent Gabino Barreda. J'attache à ce préambule une importance telle, que j'ose affirmer, en m'appuyant sur l'histoire de mon pays, que, sans l'état social où le Mexique se trouvait en 1867, la diffusion du Positivisme dans ma patrie aurait été retardée de bien des années.

Les trois cents ans de régime colonial imposé par l'Espagne développèrent chez nous des habitudes et des besoins tels que, rien qu'à parcourir le continent américain, on y trouve partout les traces des conquérants ibères dans les trois grandes manifestations de la vie : le sentiment, l'intelligence, et l'activité. Tout ce qui caractérise les peuples hispano-américains et les différencie des autres est essentiellement espagnol, et il n'y a rien d'étonnant à cette affirmation, si on tient compte de ce que l'élimination de la métropole du domaine des nouvelles nations du monde de Colomb n'a pu entraîner

la suppression ni des coutumes, ni des besoins, ni de la manière d'être, morale, intellectuelle et pratique, de leurs habitants. L'émancipation s'accomplit; mais, si nous avons cessé politiquement d'être espagnols, nous n'en continuons pas moins à l'être sous tous les autres rapports.

Pendant les trois siècles de domination pacifique durant lesquels les Espagnols conservèrent l'Amérique, un système parfaitement combiné, par le gouvernement de la métropole et par ses représentants vice-royaux, tendait à prolonger indéfiniment une situation partout stationnaire, faisant concourir l'éducation, la religion et la politique au même but, bien déterminé et très clair, la prolongation continue de la sujétion et de l'exploitation des colonies. Il n'était point d'idée nouvelle, qu'elle vint du dedans ou du dehors, qui ne fût préalablement passée au crible du clergé séculier et régulier, étroitement lié au gouvernement de l'Espagne par des intérêts matériels considérables. L'oppression ininterrompue, et de jour en jour grandissante, exercée sur les habitants des colonies, amena comme conséquence inévitable, ainsi que l'avait prévu le grand Turgot, l'explosion qui éclata au commencement du siècle. Ce mouvement prit principalement sa source dans l'émancipation, scientifique, religieuse et politique, accomplie antérieurement en Europe et qui s'était lentement infiltrée dans l'esprit des hispano-américains, en dépit de la surveillance et de l'inquisition dont le clergé et le gouvernement espagnols tyrannisaient les colonies. La libération de la Nouvelle-Espagne accomplie, le peuple mexicain, jeune encore comme organisme indépendant, par un phénomène bien connu de tous ceux qui étudient la sociologie, suivit la conduite des enfants, très friands de nouveautés, et, au lieu de s'appliquer à utiliser les empreintes profondes du passé, s'écarta étourdiment de

sa voie normale. Il en résulta une crise révolutionnaire qui ébranla le pays entier pendant une longue suite d'années, depuis la mémorable proclamation d'indépendance faite le 16 septembre 1810 par un vieillard sexagénaire et vénérable, le curé de Dolores, Miguel Hidalgo y Costilla (1), jusqu'à l'exécution de Maximilien, sur le *Cerro de las Campanas*, le 19 juin 1867.

Les erreurs commises par ceux auxquels échet la direction de la société mexicaine après l'Indépendance, d'une part, et les puissants éléments d'anarchie et de division qui persistaient au sein de la nouvelle nationalité comme un reste de l'ancien régime, d'autre part, s'opposèrent à l'établissement d'un gouvernement stable; au lieu d'atteindre une paix définitive, la révolution éclata. Méconnaissant la vraie situation créée par la rupture des anciens liens avec l'Espagne, allant à l'encontre de toutes les tentatives du parti progressiste, le parti rétrograde, appuyé du clergé et de l'armée, plongea le pays dans une guerre civile qui amena des ravages tels que trente années d'ordre n'ont pas suffi à les réparer.

Le parti progressiste, toujours préoccupé de reconstruire, réussit, au milieu du fracas de la guerre, à édicter la Constitution de 1857, qui mit un terme aux prérogatives et à la prééminence des classes privilégiées. Bientôt après, en 1859, par les *lois de réforme*, le parti progressiste du Mexique, que le grand Benito Juarez personnifiait, en séparant complètement l'Eglise de l'Etat, en affranchissant à jamais le pouvoir spirituel du joug dégradant du pouvoir temporel, fit faire le pas le plus hardi qu'une nation ait jamais accompli dans la

(1) Hidalgo est le premier homme politique qui supprima l'esclavage en Amérique; par son décret du 6 novembre 1810, il en ordonna l'abolition immédiate sur tout le territoire soumis à son autorité. Cette abolition fut sanctionnée par la Constitution de 1824.

voie de la vraie civilisation et du progrès moral; cette réforme eut pour résultat de relever la dignité d'un clergé qui avait atteint un inexprimable degré de corruption.

Les classes rétrogrades perdirent pour toujours leur suprématie par suite de l'approbation que les lois émanées du parti progressiste rencontrèrent chez tous ses membres; et, en 1861, ce résultat fut consacré par les triomphes qu'il remporta sur les champs de bataille. Les vaincus firent appel à Napoléon III pour déposer entre ses mains une nationalité, une indépendance, des institutions, dont la conquête avait coûté au pays un demi-siècle de combats et le sacrifice complet de son bien-être.

Tout le monde connaît l'attitude imposante de la nation mexicaine pour repousser l'inique invasion dont elle fut victime. Son indomptable résistance fit sombrer le soi-disant empire de Maximilien, après une suite ininterrompue de grands triomphes militaires. L'exécution de ce prince aventurier, qui fut passé par les armes en vertu de la loi même qu'il avait établie (1), convertit définitivement en fait la complète émancipation du Mexique de la tutelle de tout gouvernement étranger.

Le clergé, après sa trahison et l'avilissement auquel Maximilien l'avait soumis, séparé de l'Etat et privé désormais de ses armes matérielles, comprit enfin l'importance des lois de réforme, et, protestant tardivement, selon son habitude, contre la tutelle du soi-disant empire, soupira pour le régime qu'il avait combattu.

Avec l'exécution de Maximilien, les conquêtes et le

(1) Maximilien, par un décret en date du 3 octobre 1865, avait donné l'ordre de mettre à mort tous les Mexicains faits prisonniers. C'est en exécution de ce décret qu'Arteaga, Salazar et tous les généraux républicains tombés en son pouvoir furent fusillés.

triomphe du parti progressiste restèrent définitivement assurés. Aussi peut-on résumer l'état social du Mexique en 1867 en quelques mots : Abolition de tous les privilèges ; direction des affaires publiques confiée à un parti ouvertement progressiste ; séparation totale ou indépendance des pouvoirs temporel et spirituel ; suppression des fondations, substitutions et droits de mainmorte ; nationalisation des biens du clergé ; pacification générale du pays ; triomphe complet des institutions républicaines.

Une fois le gouvernement de la République assuré et l'immortel Juarez établi de nouveau dans la capitale, tous les efforts du parti progressiste tendirent à une même fin, la reconstitution des éléments nationaux. Parmi les affaires qui attirèrent l'attention du gouvernement, préférablement à toute autre, se place la réorganisation de l'instruction publique. Pour y procéder, Juarez institua une commission et désigna pour la présider l'intelligent ingénieur Francisco Diaz Covarrubias. M. Diaz Covarrubias déclina cet honneur et déclara au gouvernement qu'il connaissait un homme bien plus capable d'assumer cette mission, le docteur Barreda. Celui-ci, appelé par le président de la République, accepta cette grande tâche, dont la réalisation devait lier à jamais son nom à la régénération de sa patrie.

Quel plan M. Barreda s'était-il tracé pour bien s'acquitter de sa charge ? Quelle philosophie allait le guider dans sa difficile entreprise ? Ce plan était celui d'Auguste Comte ; cette philosophie, le Positivisme.

Avant d'apprécier ce grand œuvre, nous allons examiner comment M. Barreda avait acquis une synthèse si élevée, comment il avait été amené à accepter les doctrines de son maître immortel, Auguste Comte.

II

DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE M. GABINO BARREDA.

I. — M. Gabino Barreda naquit le 19 février 1824, dans la ville de Puebla, d'où il fut conduit, encore enfant, à Mexico. Doué d'un esprit ouvert et libre, combinant de surprenantes aptitudes mentales avec d'éminentes qualités morales et pratiques, le futur philosophe s'adonna, comme on devait s'y attendre, aux travaux intellectuels. Il consacra ses premières années à l'étude du droit, qu'il acheva entièrement.

Bien que très avancé dans la carrière juridique, M. Barreda renonça aux lauriers de Papinien et d'Ulpien, pour moissonner ceux d'Hippocrate et de Galien. Étant encore élève de l'École de droit, il assistait en amateur à quelques cours de l'École de médecine ; et là, ayant été interrogé plusieurs fois sur des sujets de solution difficile qu'il résolvait toujours avec une rare adresse, ses professeurs l'engagèrent à poursuivre son éducation médicale, vu la capacité peu commune dont il faisait preuve pour ce genre d'études. Ce fut à l'École de médecine de Mexico que M. Barreda s'initia à la science épineuse des Bichat et des Broussais, sans y puiser l'abondance de connaissances biologiques dont il avait besoin, car le caractère spécialiste qui présidait aux études, dans cette école, aussi bien que dans tous les autres collèges du pays, n'était pas fait pour la lui fournir. C'est en octobre 1843, après avoir rempli les prescriptions de la loi, que M. Barreda s'inscrivit comme étudiant à la Faculté de médecine de Mexico et en suivit les cours, de 1843 à 1847, avec un rare succès : aux examens de fin d'année, il eut toujours les notes suprêmes, et remporta les prix ; il se présenta deux fois au concours sur des

exercices pratiques d'anatomie, et il obtint chaque fois la première place; enfin, pendant les années 1846 et 1847, M. Gabino Barreda remplit la fonction d'aide-démonstrateur d'anatomie. Il ne lui manquait plus qu'une année pour acquérir le diplôme de docteur, lorsque, à la suite d'événements malheureux pour sa patrie, il se décida à partir pour Paris (18 février 1848).

En 1847, notre pays eut à subir la plus inique et la plus injustifiable des agressions. Les Etats-Unis, profitant des désordres occasionnés au Mexique par les guerres civiles et les rivalités des généraux, envahirent notre territoire. M. Barreda, dès le début des hostilités, s'était engagé dans le *Batallon Independencia*, dans lequel il servit jusqu'au jour où, par une aberration funeste, la garde nationale tourna contre ses frères les armes qui s'étaient levées contre l'étranger, juste au moment où le sol natal, souillé par la présence de l'armée ennemie, était menacé dans son intégrité. M. Barreda, navré de la façon dont la garde nationale profanait sa mission sainte, s'enrôla dans le *Cuerpo médico militar*, auquel il appartint jusqu'à la fin de la guerre, comme chirurgien de l'armée (1); il fut, en cette qualité, attaché à la garnison de la capitale, sans appointements, ainsi qu'il l'avait lui-même demandé. Les services qu'il rendit à l'armée furent très importants et lui valurent plus tard la décoration (2). Lorsque le personnel de l'Ecole de médecine s'enrégimenta pour la défense de la patrie, tenant compte de l'expérience acquise par M. Barreda dans le maniement des armes, pendant son service dans le *Batallon Independencia*, on le nomma instructeur de la compagnie, dont faisaient partie quelques-uns de ses

(1) Sa commission est du 11 juin 1847.

(2) Le 4 avril 1878, le ministre de la guerre conféra à M. Barreda la médaille commémorative de la guerre nord-américaine.

maîtres, qui devinrent alors ses élèves. Leur dévouement fut rendu inutile (1) par l'impéritie du général en chef, qui ne sut qu'épuiser, par des marches et contremarches, l'énergie de ses troupes, faisant toujours face au gros de l'armée ennemie avec la plus faible partie de ses forces. La paix signée, découragé sans doute, comme l'immense majorité des patriotes, d'avoir succombé sans combattre, notre jeune héros partit pour Paris, afin d'achever et de parfaire ses études médicales.

Arrivé dans la capitale française, M. Barreda y rencontra M. Pedro Contreras Elizalde, qui se trouvait alors en relations avec Auguste Comte. Celui-ci avait commencé, au Palais-Cardinal, le 11 mars 1849, le Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité, qu'il renouvela en 1850 et en 1854 ; M. Contreras Elizalde y conduisit son compatriote. Ce qu'était cet enseignement du maître, le D^r Robinet, son médecin, va nous le dire : « On sent combien il est difficile de rendre
« compte d'un enseignement aussi élevé, et de donner
« une idée convenable de cette exposition où le plus
« inébranlable civisme relevait hautement une science
« profonde, une raison invincible, une ardente sociabi-
« lité. La force nous manque pour rappeler le génie de
« ces hautes leçons : nous avons été subjugués par leur
« puissance, sans en pouvoir rendre toute la grandeur.
« Leur souvenir n'a pu s'effacer avec l'âge, et il nous
« remue profondément encore le cœur, à quarante
« années de distance, en nous rappelant cette parole
« vénérable, quelquefois sévère et même terrible, tou-
« jours grave et magnanime. Oui, dans ces heures
« exceptionnelles, où s'annonçaient de si grandes desti-

(1) A la suite de cette guerre inique, les États-Unis s'annexèrent le Texas, la Haute-Californie, le Nouveau-Mexique, le territoire indien, l'Arizona, le Colorado, c'est-à-dire la moitié de notre domaine national. (Traité de Guadalupe, 2 février 1848.)

« nées, nous avons senti le souffle de l'Humanité, nous
« avons entrevu sa réalité, sa grandeur, nous l'avons
« reconnue, et le saint enthousiasme de la foi démontrée
« s'est pour toujours allumé dans nos cœurs (1) ! »

Je ne saurais dire, n'ayant à ce sujet aucun renseignement, si M. Barreda eut des relations personnelles avec Auguste Comte ou s'il se borna à assister en simple auditeur aux leçons du fondateur de la religion de l'Humanité. Ce qui est certain, c'est que M. Barreda, malgré ses éminentes facultés, n'avait point encore la préparation nécessaire pour comprendre Auguste Comte; les idées dont l'avait imbu son éducation métaphysique, combinées avec l'insuffisance de ses études scientifiques, l'empêchèrent d'adhérer alors au Positivisme. Mais, malgré ce défaut de préparation et tout en s'étonnant des idées de Comte, qui lui étaient restées jusque-là inconnues, M. Barreda fut attiré par le vaste fonds de moralité que cette exposition lui fit découvrir dans la nouvelle religion. Il resta ébloui, après avoir entendu les prédications du Palais-Cardinal, et l'intérêt qu'éveilla en lui la nouvelle doctrine fut tel que, avant de revenir à Mexico, il acquit, à Paris, tous les écrits d'Auguste Comte et un grand nombre des ouvrages qui figurent dans la *Bibliothèque positiviste*. Par la suite, il s'attacha à compléter cette collection et à se procurer les œuvres publiées, jusqu'en 1857, par Auguste Comte.

II. — Quel but M. Gabino Barreda, de retour dans sa patrie, allait-il donner à sa vie? Après avoir, en 1851, obtenu son diplôme de docteur à l'École de médecine de Mexico, il exerça la médecine, à laquelle il se consacra jusqu'en 1867, avec le dévouement et l'assiduité qu'inspire un véritable altruisme. Mais, sans négliger en rien l'exercice de la profession qu'il avait embrassée, M. Bar-

(1) *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte*, par le Dr Robinet, 3^e édition, 1891, page 242.

reda se proposa de propager le Positivisme, après se l'être incorporé et avoir refait, à sa lumière, son éducation mentale tout entière : rude et noble labeur auquel il consacra dix années de sa vie. C'est cette régénération que nous allons esquisser, en suivant la marche graduelle et ascendante d'une préparation qui devait aboutir à des résultats si précieux, pour sa patrie et pour l'Humanité.

M. Barreda s'adonna, corps et âme, à refaire son éducation, sous l'inspiration d'Auguste Comte. Sa vie peut être donnée en exemple à ses disciples, comme un modèle de constance, d'application et de sagesse. Il commença son initiation d'abord par l'étude des mathématiques, dans lesquelles il excella, comme nous l'indiquerons plus loin, et la poursuivant, conformément à la hiérarchie des sciences, il la termina par la morale. Il s'appliqua à s'assimiler le Positivisme par l'étude et la méditation des œuvres combinées d'Auguste Comte et des auteurs de la *Bibliothèque positiviste*, en y associant la culture morale, par la lecture des grands poètes, qui lui devinrent familiers. « S'il peut y avoir quelque difficulté à se procurer « immédiatement la collection entière, a dit M. Frédéric « Harrison, en parlant de la *Bibliothèque positiviste*, la « difficulté la plus sérieuse consistera toujours, non pas « à trouver les livres, mais à les lire et à les digérer. » M. Barreda avait surmonté cette difficulté, grâce à sa puissante intelligence, grâce à la discipline sévère sous laquelle il éleva son esprit, qu'il n'occupa jamais à des lectures désordonnées. Aussi, d'après les preuves incontestables qu'il donna dans une foule de circonstances, on peut dire que M. Barreda s'était assimilé d'une façon complète les œuvres de la *Bibliothèque positiviste*, aussi bien que celles d'Auguste Comte.

L'Ecole de médecine ayant ouvert un concours pour la nomination à une chaire de Physique, M. Gabino Barreda fut au nombre des candidats. Ses démonstra-

tions furent telles, que non seulement il laissa le jury entièrement satisfait, mais il excita l'admiration de tous les assistants capables de le comprendre. Il n'est pas besoin d'ajouter que la chaire lui fut adjugée à l'unanimité, et que le gouvernement s'empressa de ratifier la décision du jury (1).

En 1855, M. Barreda fut nommé à la chaire d'Histoire naturelle de la même école, qu'il occupa jusqu'en 1868. Mettant à profit les sujets traités en classe, et les développements que lui fournissaient les explications orales dont il accompagnait toutes ses leçons, M. Barreda répandit peu à peu dans son enseignement les notions essentielles du Positivisme, c'est-à-dire sa méthode et ses principes fondamentaux. Cette propagande de l'esprit positif, qui allait porter une si rude atteinte à la prépondérance de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysique, qui se disputaient alors la direction de la jeunesse, était accomplie par M. Barreda avec une facilité d'autant plus grande qu'il ne condamnait pas le passé, mais cherchait à le justifier, en vrai positiviste qu'il était, faisant ressortir l'efficacité de la méthode historique appliquée à toutes les recherches scientifiques. Néanmoins, il ne se forma qu'un petit nombre de positivistes, dont le plus éminent fut le Dr Adrian Segura, parmi les élèves de la classe d'histoire naturelle, en raison du caractère purement concret de l'enseignement qui y était prescrit et de la paresse que devaient avoir à refaire leur éducation la presque totalité des élèves, qui manquaient de la préparation scientifique convenable pour s'initier au Positivisme.

M. Barreda devint un des membres les plus éminents de l'Académie de médecine de Mexico. Lorsqu'on réor-

(1) Le concours eut lieu le 16 avril 1854; la nomination est du 21 du même mois.

ganisa cette Académie, le jeune docteur, tout récemment arrivé d'Europe, en fut élu secrétaire, le 30 novembre 1851 ; il devint l'âme de cette association. Comme rédacteur des annales de l'Académie, il déploya toutes ses qualités pour rendre cet organe aussi intéressant que varié. De 1856 à 1858, il remplit de nouveau les fonctions de secrétaire de l'Académie, dont il devint le vice-président, en 1871. Plusieurs travaux très remarquables de M. Barreda sur différentes questions médicales parurent entre 1851 et 1858. Lorsqu'on discuta, pour la première fois, au Mexique, la question de l'emploi du chloroforme comme anesthésique, M. Barreda en fit ressortir la haute importance et prédit les grands services qu'il rendrait à l'Humanité souffrante. C'est lui aussi qui, le premier, fit connaître au Mexique certaines substances vermifuges et autres agents thérapeutiques.

Dans un opuscule de 1861, intitulé : *l'Homéopathie ou jugement critique sur ce nouveau système*, M. Barreda appliqua la méthode positive d'une manière complète et efficace. C'est à peine si, à cette époque, il y avait au Mexique deux ou trois personnes qui connussent le Positivisme, en dehors, bien entendu, du philosophe et de M. Contreras Elizalde. Cet écrit, remarquable par la grandeur des vues et l'originalité des conceptions, commença à appeler l'attention sur M. Barreda. Beaucoup de sociétés de médecine s'honorèrent de le nommer leur membre, et presque toutes nos sociétés scientifiques l'appelèrent dans leur sein.

M. Barreda publia, en 1863, une petite étude, plusieurs fois rééditée depuis, sur *l'Education morale*, qui attira justement l'attention publique, et où l'on trouve une exposition succincte, mais complète, des fondements de la morale positive. Cette étude est, d'un bout à l'autre, l'œuvre d'un positiviste de l'école d'Auguste Comte.

De 1863 à 1867, c'est-à-dire pendant la guerre d'inter-

vention, M. Barreda, fixé à Guanajuato, continua à exercer la médecine, toujours lisant et méditant Auguste Comte, complétant son éducation scientifique et philosophique. Durant cette période, il ne publia que deux petits articles relatifs à une épidémie ; ils sont, comme tous ses autres travaux, remarquables par la précision et la rigueur de la méthode. Il eut, pendant ce temps, bien des succès dans sa pratique médicale ; et il ne pouvait en être autrement, car M. Barreda n'était pas le praticien empirique et routinier qui se borne à exécuter aveuglément ce qu'on lui a appris, mais bien le savant qui, plein d'initiative, s'efforce de faire avancer la théorie et la pratique de son art bienfaisant. A une époque où les praticiens européens n'y songeaient pas encore, M. Barreda mettait déjà en usage, parmi ses clients, le précepte justifié de l'alimentation des fébricitants. On pourrait citer une foule d'autres succès pour corroborer l'opinion que l'investigateur pourvu d'une bonne théorie est supérieur à n'importe quel autre.

Le D^r Barreda était déjà connu pour ses aptitudes scientifiques et ses idées hautement progressistes. Ce qui prouve sa notoriété, ce sont les nombreuses tentatives que fit le soi-disant empire de Maximilien pour l'attirer à sa cause. Nous pouvons citer, entre autres, une nomination de membre de la Commission scientifique du Mexique, accompagnée d'une note élogieuse, signée par Victor Duruy, ministre de l'instruction publique en France, et datée de 1864. Mais M. Barreda ne trahit jamais sa patrie ; il repoussa toujours avec indignation les propositions des envahisseurs.

III. — Le 16 septembre 1867, anniversaire de la proclamation de l'indépendance mexicaine, M. Barreda prononça, à Guanajuato, une Oraison civique qui n'a jamais été surpassée, ni même égalée jusqu'ici, et dans laquelle, par une application, qui n'avait point encore

été faite, de la doctrine d'Auguste Comte, il présenta, de la manière la plus complète, la théorie sociologique du Mexique. Ce discours renferme tout un programme de politique nettement scientifique; pour la première fois, la méthode positive était appliquée avec succès à l'examen des questions ayant rapport à notre état social. Il n'est pas téméraire d'affirmer que la lecture du discours du D^r Barreda décida le président Juarez à l'appeler auprès de lui en qualité de collaborateur. Le fait est que, peu de temps après, M. Barreda se fixait à Mexico pour y travailler, avec un plein succès, à la réorganisation de l'instruction publique.

M. Barreda fut chargé de la haute direction de l'Ecole nationale préparatoire, créée à cette époque, et désigné pour y occuper la chaire la plus importante, celle de Logique. Vers le même temps, il fut nommé professeur de Pathologie générale à l'Ecole de médecine, fonction qu'il remplit avec une habileté remarquable, jusqu'au jour où une regrettable disposition gouvernementale l'obligea de quitter cet enseignement, qui permettait aux étudiants en médecine, ayant déjà suivi les cours de l'Ecole préparatoire, de perfectionner leurs connaissances philosophiques. Il fit ensuite, dans le local de cette Ecole, un cours libre de Biologie, qui eut lieu le dimanche, pendant les années 1872, 1873, 1874 et 1875; le public de Mexico qui assista à ses lumineuses leçons ne les a pas encore oubliées.

Tout en dirigeant l'Ecole qu'il avait fondée, M. Barreda propageait par écrit les idées positives. Ce fut pendant les dix années de sa direction, bien qu'elle lui en laissât à peine le loisir, qu'il écrivit la plupart des travaux que je vais analyser rapidement. Le plus important et le plus transcendant de tous est incontestablement son *Examen du calcul infinitésimal au point de vue logique, ou Exposition des vrais fondements du calcul de Leib-*

nitz, comparés à ceux des autres formes de calcul transcendant. M. Barreda, qui connaissait toutes les sciences positives, et méditait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, s'interrogeait souvent sur les fondements philosophiques du calcul infinitésimal. Rien de ce qu'on avait écrit jusqu'alors ne le satisfaisant, il commença des recherches pour son propre compte. Avec sa supériorité de méthode ordinaire, il en vint à comprendre que, si la solution n'était pas encore trouvée, c'est qu'on la cherchait là où elle n'existe pas ; que, bien que la mathématique soit déductive dans ses procédés, ses fondements sont inductifs ; que ses notions élémentaires et ses axiomes ne sont que de vastes généralisations de l'expérience ; et que, par conséquent, c'est à la logique inductive, non à la déduction, qu'on doit demander la justification du calcul infinitésimal. Poser la question avec tant de précision, c'était la résoudre, et le philosophe mexicain la résolut, en effet, en démontrant que c'est la méthode inductive qui sert de base au calcul infinitésimal. Dans ce beau travail, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de sa complète exactitude ou de son extrême simplicité.

L'appréciation par M. Barreda des progrès de l'astronomie physique, ou plutôt de la physique astronomique au point de vue positif ; son examen de l'hypothèse de Darwin ; sa défense de la classification des sciences d'Auguste Comte, suivie d'une critique de celle d'Herbert Spencer, sont des chefs-d'œuvre, où une dialectique vigoureuse se joint à une connaissance approfondie du sujet.

Ses autres travaux : ses discours, particulièrement celui qu'il prononça en l'honneur du baron de Humboldt ; ses études philosophiques sur la physique et la chimie ; ses rapports, dénotent tous chez leur auteur, pour qui les a lus, un disciple fidèle d'Auguste Comte.

Au mois d'avril 1878, M. Barreda fut nommé mi-

nistre-résident du Mexique près la cour allemande. Pendant son séjour à Berlin, M. Barreda fut désigné pour assister, comme délégué de son gouvernement, au Congrès pénitentiaire international réuni à Stockholm le 20 août 1878, dont il présenta les résultats dans un brillant rapport. C'est à cette époque qu'il remporta un prix en Allemagne (1), pour avoir indiqué la manière de pratiquer une difficile opération chirurgicale.

Si M. Barreda fut, pour ainsi dire, arraché à son œuvre maîtresse par cette fonction diplomatique, qu'il remplit jusqu'en 1880, il dut à cette circonstance la profonde satisfaction de revoir Paris, et d'entrer en relations avec la Société positiviste et particulièrement avec notre vénérable et très cher directeur, M. Pierre Laffitte.

De retour dans sa patrie, M. Barreda, qui avait rendu populaire la base scientifique de la foi nouvelle, allait se consacrer à la propagation de la religion de l'Humanité, par une série de conférences, destinées surtout aux femmes, lorsqu'une terrible maladie de l'appareil digestif vint lui arracher la vie, il y a aujourd'hui dix-sept ans.

Les œuvres que nous avons appréciées suffiraient pour nous rendre cher le nom de M. Gabino Barreda ; mais ce qui doit surtout l'immortaliser, c'est sa fondation de l'École nationale préparatoire, c'est son apostolat positiviste.

III

FONDATION DE L'ÉCOLE NATIONALE PRÉPARATOIRE.

I. — Lorsque le président de la République, Benito Juarez, appela notre savant philosophe pour collaborer à la réorganisation du Mexique, il céda à des influences

(1) *L'École de Médecine de Mexico*, n° du 1^{er} février 1883.

dont deux méritent d'être signalées, je veux parler des relations de M. Barreda avec M. Contreras Elizalde et de son mariage avec M^{lle} Diaz Covarrubias.

M. Contreras Elizalde a rendu de grands services au Positivisme. Dès le début, il adhéra publiquement à la foi nouvelle, dont il fut le premier disciple mexicain, car, bien qu'Espagnol d'origine, M. Contreras considéra toujours le Mexique comme sa patrie. C'est lui qui, étant entré en relations avec M. Barreda, le conduisit entendre le cours que l'insigne rénovateur faisait au Palais-Cardinal; c'est lui enfin qui, par son éminente valeur morale, fit naître chez le président Juarez une estime profonde pour les disciples d'Auguste Comte. En raison de ces services, il est nécessaire de résumer ici la vie de l'un des apôtres les plus sympathiques qu'ait compté à ses débuts la doctrine rénovatrice.

Son père, royaliste ardent, avait combattu avec l'armée espagnole contre les patriotes du Venezuela; lorsque la liberté de ce pays fut assurée par Bolivar, il émigra au Mexique, où il se maria; mais, cette nation ayant à son tour conquis son indépendance, cédant à l'empire de ses idées monarchiques, il retourna à Cadix, sa ville natale. C'est dans l'île voisine de Léon que naquit, en 1823 ou 1824, Pedro Contreras Elizalde. Devenue veuve, sa mère retourna au Mexique, dans la province de Yucatan, dont elle était originaire. Le jeune Contreras, qui avait commencé ses études de médecine, les continua d'abord à Cadix, puis, vers 1845, à Paris, à la Faculté de médecine, où il suivit les cours des docteurs Robin et Segond, tous deux disciples d'Auguste Comte; c'est sans doute à ces heureux contacts qu'il dut d'entrer en relations avec le grand philosophe. M. Contreras devint membre de la Société positiviste, fondée dans cet appartement même, il y a cinquante ans, le 8 mars 1848; et lors de la fondation du Subside positiviste, huit mois plus tard, il

figura comme le premier et alors l'unique souscripteur occidental au budget philosophique (1).

Un Espagnol, M. J.-S. Florez, amené au Positivisme par M. Contreras Elizalde (2), ayant fondé en 1853 une feuille périodique, *El Eco Hispano-Americano*, celui-ci, que des revers de fortune avaient obligé de suspendre ses études, en devint l'agent et parcourut en cette qualité le Venezuela et le Mexique. Après un dernier voyage à Paris, en 1855, M. Contreras retourna dans sa patrie d'adoption, qu'il ne devait plus quitter. C'est à la fin de cette même année qu'il connut le futur président de la République, Juarez, à la politique duquel il s'associa dès lors. Au début de l'année suivante, ayant été élu député au Congrès constituant par l'Etat de Yucatan, il coopéra avec succès à l'approbation et à la ratification du décret portant suppression des biens des corporations civiles et religieuses, et signa la Constitution générale de la République du 5 février 1857. Il accompagna Juarez pendant la guerre d'intervention, de 1863 à 1867, depuis sa sortie de Mexico jusqu'à son retour dans la capitale. M. Contreras Elizalde, qui, après le triomphe du parti progressiste, avait été, de 1861 à 1863, chef de la section de l'Instruction publique au ministère correspondant, remplit de nouveau ce poste, au contentement général, depuis le 25 juillet 1867 jusqu'à sa mort, survenue le 30 mars 1875. Cet apôtre fervent des idées positivistes avait épousé, en 1867, une des filles de l'homme d'Etat dont il avait été l'inébranlable collaborateur. L'intimité continue dans laquelle avait vécu avec lui le président Juarez, la haute estime dans laquelle celui-ci le tenait, ne

(1) M. Contreras, *étudiant en médecine*, est au nombre des douze signataires de la circulaire initiale, du 12 novembre 1848, qui institua le *Subside positiviste*. Il est inscrit sur la première liste de souscription pour 80 francs.

(2) Ce fait résulte de la correspondance de M. Florez avec M. Contreras.

fut pas sans peser sur le choix que le gouvernement fit alors du D^r Barreda. On s'explique mieux par ces détails pourquoi Benito Juarez, qui avait compris la portée de la grande doctrine rénovatrice, s'attacha celui qui en était le digne et éminent interprète, et qui trouva en lui jusqu'à la fin un appui ferme, constant et dévoué. C'est entre les bras de M. Barreda, devenu son médecin, que mourut, le 18 juillet 1872, le restaurateur de la République mexicaine.

Une seconde influence favorable vint concourir, avec la conversion au Positivisme de M. Contreras Elizalde et sa liaison avec le président Juarez, à l'ascendant du D^r Barreda; je veux parler de son alliance avec la famille Diaz Covarrubias.

Le 3 mai 1862, M. Barreda eut la satisfaction d'unir sa destinée à celle de l'élue de son cœur, M^{lle} Adèle Diaz Covarrubias, jeune fille aussi belle d'âme que de corps, douée de qualités morales et mentales supérieures. De leur mariage naquirent quatre enfants, dont une fille; leur premier né, M. Horace Barreda, est, comme son père, un positiviste complet. Le choix heureux que fit M. Barreda en se mariant contribua grandement à la constance qu'il apporta dans la lutte engagée pour la propagation du Positivisme, car le bonheur ne quitta jamais son foyer, et il y trouva toujours le calme nécessaire à ses hautes méditations philosophiques.

M^{me} Barreda appartient à une famille d'esprits distingués, qui compte, parmi ses membres, Juan Diaz Covarrubias, reçu médecin fort jeune, et qui est connu à Mexico sous le nom de « poète martyr », pour avoir été lâchement assassiné par le parti rétrograde. M^{me} Barreda eut deux frères, José et Francisco, dont la conversion au Positivisme, due à M. Barreda, valut des avantages considérables au pays, tant par leurs travaux que par l'aide puissante qu'ils apportèrent à leur beau-frère dans sa propagande.

M. José Diaz Covarrubias publia, en 1875, sur *l'Instruction publique au Mexique*, un ouvrage important, précédé d'une longue préface, où sont magistralement exposées les idées de Comte sur l'éducation. Au ministère de l'instruction publique, qu'il dirigea quatre ans, il est le seul qui ait défendu ouvertement le Positivisme et se soit déclaré en sa faveur. La désolation que la mort de M. Barreda fit naître en lui fut pour beaucoup dans sa mort prématurée.

Son frère, M. Francisco Diaz Covarrubias, fut aussi un adepte d'Auguste Comte(1). Ce fameux astronome mexicain, mathématicien et professeur très distingué, est l'auteur d'un traité vraiment remarquable sur le *Calcul infinitésimal*, où il s'inspire des vues de Comte, qu'il propagea dans ses diverses œuvres scientifiques; son *Voyage au Japon*, où il avait été envoyé, en 1874, en compagnie de M. Leal, pour faire des observations astronomiques, couronnées d'un plein succès, renferme des pages qui décèlent un écrivain qui s'est assimilé Auguste Comte. C'est à lui que le gouvernement fit appel, en 1867, pour collaborer à l'œuvre de pacification du Mexique, en présidant la commission chargée de réorganiser l'instruction publique; mais, comme nous l'avons dit, il déclina cet honneur, en proposant le D^r Gabino Barreda, que Juarez eut le mérite d'accepter comme le seul homme capable de coordonner tous les efforts et de faire aboutir la réforme projetée.

II. — Nous voici revenus à l'année 1867, année deux fois mémorable, et dans l'histoire politique du Mexique, puisqu'elle vit se réaliser la restauration de la République, et dans l'évolution du Positivisme, puisqu'elle aboutit à la fondation de l'École nationale préparatoire.

(1) M. Francisco Diaz Covarrubias mourut, le 19 mai 1889, à Paris, où il résidait comme consul général du Mexique, et fut inhumé au Père-Lachaise (6^e division).

Juarez, avec la clairvoyance qui caractérise les grands hommes d'Etat, non seulement songea à l'avenir de la nation, mais il sut choisir les hommes les plus capables d'y satisfaire. En même temps qu'il faisait appel à un homme doué de talents pratiques, pour diriger le ministère de l'instruction publique, M. Antonio Martinez de Castro, il nomma une commission chargée de rédiger un plan de réorganisation de l'éducation. Cette commission fut formée du D^r Barreda, de Contreras Elizalde, du D^r Ignacio Alvarado, de l'ingénieur Francisco Diaz Covarrubias et de l'avocat Eulalio M. Ortega. Sauf ce dernier, dont les opinions étaient ouvertement catholiques, tous les autres étaient disciples d'Auguste Comte : MM. Barreda, Contreras, Diaz Covarrubias et le D^r Ignacio Alvarado, qui seul vit encore, et qui, amené au Positivisme par M. Barreda, en est resté un adhérent enthousiaste.

M. Barreda fut l'âme de cette commission. Avec sa sagacité habituelle, il résolut magistralement le problème, établissant, comme fondement de la régénération graduelle des institutions, la réorganisation préalable des opinions et des mœurs. M. Barreda, en sa qualité de positiviste de l'école d'Auguste Comte, savait fort bien que le Positivisme est une coordination scientifique caractérisée par la création et la prépondérance de la sociologie et de la morale ; M. Barreda savait admirablement que, l'homme étant l'élément de toute société, le développement de celle-ci exige de l'individu un perfectionnement correspondant, sans lequel la société aurait une existence contradictoire et se dissoudrait nécessairement ; M. Barreda savait tout cela dans la perfection : voilà pourquoi il choisit pour texte de son enseignement public un livre qui traite amplement de la sociologie ; voilà pourquoi il jugea le couronnement suprême de l'évolution scientifique, la morale positive, indispensable

à l'étude de l'homme, considéré non comme animal, ce qui est du domaine de la biologie, mais comme un élément de la société, développé par elle et pour elle. Enseigner l'ensemble des sciences positives, perfectionner graduellement cet enseignement, le caractériser par l'introduction sage et progressive du culte des grands hommes et des grandes institutions sociales, voilà l'œuvre glorieuse de notre colosse, Gabino Barreda.

Je ne rappelle ici cette destination que pour faire voir que M. Barreda fixait ses regards sur la postérité et donnait à cette question toute l'étendue qu'elle comporte, en la rattachant à notre état social antérieur, pour améliorer le présent en vue de l'avenir.

L'œuvre de la commission porta d'abord sur l'enseignement primaire, qui fut réorganisé sur des bases strictement scientifiques. L'instruction professionnelle gagna beaucoup à cette réorganisation, car le point de vue franchement positif présida à l'ordre et à la distribution de toutes les études. Mais, ce qui constitua le chef-d'œuvre de cette commission, et la clef de sa délicate construction, ce fut la création d'une *Ecole nationale* dite *préparatoire*, dans laquelle tous les étudiants devaient rester pendant cinq ans avant de pouvoir passer à l'une quelconque des écoles spéciales. Les études, par leur entière gratuité, devaient rester accessibles à toutes les classes de la société, et un judicieux système d'examens de fin d'année ne devait permettre le passage aux classes supérieures qu'aux élèves justifiant des connaissances requises. Cette œuvre fut due, en entier, à M. Barreda, et sa réalisation marque une période saillante dans l'histoire du développement mental du Mexique.

L'idée féconde du D^r Barreda fut de séparer l'élément scientifique de l'élément pratique, de constituer une école où l'on enseignât les diverses théories scientifiques dans ce qu'elles ont de général, afin que les élèves pus-

sent ensuite entrer dans les écoles professionnelles et en suivre avec fruit les études spéciales. M. Barreda, avec sa perspicacité ordinaire, eut recours au Positivisme pour résoudre le problème qu'il s'était posé; car le Positivisme, qui est l'expression complète et systématique de l'évolution séculaire effectuée par l'Humanité, pouvait seul fonder, sur la base réelle et inébranlable de la science, un système universel d'enseignement qui convînt à toutes les classes de la société et aux deux sexes; système caractérisé par la coordination générale de toutes les vérités abstraites, embrassant tout ce qu'il y a de réel, depuis la mathématique jusqu'à la morale, tout ce qu'il importe à chacun de connaître, sur le monde, sur la société et sur l'homme.

Une idée prévalut dans l'esprit de M. Barreda, celle de développer l'intelligence des élèves, et il fit tous ses efforts pour arriver à cette fin. Non seulement il proposa un enseignement tout à fait général, sans but pratique, sans application immédiate, mais il soumit l'exposition des sciences à un ordre hiérarchique rigoureux, conforme à leur avènement historique, conforme à leur dépendance et à leur subordination réelles; ainsi les élèves doivent étudier en premier lieu la mathématique, jusques et y compris le calcul infinitésimal et la mécanique rationnelle, avant d'aborder l'étude des notions astronomiques, à laquelle succèdent graduellement la physique, la chimie, la biologie et l'étude des sociétés. Ce plan fut adopté et appliqué à l'enseignement des deux sexes.

Ainsi, pour la première fois dans le monde, se trouva réalisée, à Mexico, l'aspiration constante d'Auguste Comte : la création d'un établissement public et gratuit où l'on enseignât, suivant l'ordre, qu'il a si fortement établi, de complication croissante et de généralité décroissante, toutes les lois des phénomènes, tant du

monde extérieur que de l'homme, considéré au triple point de vue biologique, sociologique et moral.

M. Barreda introduisit dans son plan d'éducation la logique. Après l'importante réforme réalisée par Bacon, qui avait donné une impulsion si vigoureuse à l'observation et à l'expérimentation, la méthode déductive était tombée en désuétude, et Aristote, ce prince éternel des vrais penseurs, fut regardé avec dédain. C'est au Positivisme que revient la gloire d'avoir réhabilité la déduction, d'avoir démontré que la méthode scientifique résulte de l'union, de la combinaison de la forme inductive et de la forme déductive du raisonnement. Auguste Comte et, après lui, Stuart Mill ont eu ce mérite, entre autres, d'avoir présenté la déduction et l'induction comme collaboratrices, non comme rivales, comme complémentaires, non comme contradictoires.

C'est au vénérable M. Barreda que nous sommes redevables du service important d'avoir établi un plan d'études où la logique a une prépondérance que personne n'avait encore songé à lui accorder. Avec son bon sens habituel, il soutint que c'est en raisonnant sur des questions réelles que l'on apprend le mieux à raisonner; et, pour atteindre ce but, il institua un cours complet de logique, de méthode, d'abord pratique, puis théorique. Pour réaliser son vaste programme, on prescrivit que tous les élèves feraient les mêmes études, et que ces études seraient arrangées de manière que chacun d'eux fut en mesure d'y voir concrètement les meilleures applications des diverses opérations logiques, en partant des plus simples, comme la déduction, que l'on apprenait pratiquement en étudiant la mathématique, et en terminant par les plus compliquées, comme la classification, dont l'apprentissage se faisait en étudiant la botanique et la zoologie. De cette façon, et au moyen d'exercices graduels et progressifs, on embrassait l'étude pratique,

partielle, successive et concrète de la logique. Restait encore à en faire l'étude théorique, générale, simultanée et abstraite. Au premier abord, il semble que M. Barreda s'écartait ici des idées d'Auguste Comte, en établissant une classe de logique abstraite; mais, si l'on songe qu'il n'y avait pas au Mexique de véritable enseignement philosophique, qui était à créer; que l'exposition de la méthode ne faisait nulle part partie du cours d'études, on comprendra aisément la nécessité capitale, pour ne pas commettre une faute grave, de maintenir l'unité de plan, en complétant le cours de logique concrète et purement scientifique par une exposition non moins purement scientifique de logique abstraite, qui vint couronner le système. Pour assurer la destination de cette création capitale, l'exécutif de l'Union institua une chaire de Logique, et y appela la seule personne capable de l'occuper, et qui l'occupa, en effet, à l'approbation générale, avec un succès sans exemple, c'est-à-dire l'honorable et distingué Barreda. Il sut, avec sa perspicacité et sa sagacité habituelles, attirer l'attention des élèves sur les divers aspects de la méthode que, dans chacune des sept sciences abstraites, on emploie dans la recherche de la vérité. M. Barreda choisit comme texte de son cours le traité de Stuart Mill, le seul qui remplissait alors la condition nécessaire d'embrasser l'exposition abstraite et complète de toutes les méthodes logiques (1).

M. Barreda fut nommé directeur de l'Ecole préparatoire, comme le plus apte à veiller à l'exécution de l'œuvre qu'il avait conçue et fait adopter. Il en remplit

(1) Voici le jugement formulé par Auguste Comte sur ce traité :
« Sur cette appréciation générale de l'esprit et de la marche propres à la méthode positive, on peut étudier, avec beaucoup de fruit, le précieux ouvrage intitulé : *A system of logic, ratiocinative and inductive*, récemment publié à Londres (1843) par mon éminent ami, M. John Stuart Mill, ainsi pleinement associé désormais à la fondation directe

les fonctions depuis le 1^{er} février 1868, jour de sa fondation, jusqu'au mois d'avril 1878, date de sa nomination à Berlin. Cette direction absorbait une grande partie de son temps, car il avait l'œil à toutes les classes; il se faisait un devoir de discuter avec tous les professeurs sur la meilleure manière de donner leurs leçons, et de pourvoir à tous les besoins des élèves. Toutes les sciences que l'on enseignait à l'École préparatoire lui étaient devenues familières; aussi les professeurs prenaient-ils à tâche de bien s'acquitter de leur fonction, puisque leur supérieur était capable de les juger. De son temps, presque tous les professeurs de l'École préparatoire lisaient ou étudiaient le *Cours de Philosophie positive*, afin d'avoir une bonne base pour l'enseignement et une connaissance claire du but de l'école précitée. M. Barreda proposa le *Traité philosophique d'Astronomie populaire* d'Auguste Comte, pour l'enseignement de cette science; cet ouvrage fut accepté. M. Barreda se chargea même d'en faire une traduction que ses nombreuses occupations de directeur l'ont empêché, croyons-nous, de terminer.

En même temps que l'illustre fondateur de l'École préparatoire créait ainsi le professorat mexicain, il obtenait, très vite, les plus heureux résultats au point de vue de la discipline morale et intellectuelle des élèves commis à ses soins. « Bien peu d'établissements, a dit l'un « d'eux (1), ont été le théâtre de plus de confusion que « la Préparatoire la première année de sa fondation, « bien peu ont été mieux ordonnés qu'elle trois années

de la nouvelle philosophie. Les sept derniers chapitres du tome premier contiennent une admirable exposition dogmatique, aussi profonde que lumineuse, de la logique inductive, qui ne pourra jamais, j'ose l'assurer, être mieux conçue ni mieux caractérisée en restant au point de vue où l'auteur s'est placé. » *Discours sur l'esprit positif*, 2^e édition, Paris, 1898, au siège de la *Société positiviste*.

(1) Porfirio Parra. Notice sur le Dr Gabino Barreda (*Revista de Chihuahua*, Mayo de 1896).

« après. La jeunesse, inquiète, turbulente, séditeuse,
« désorientée par le cruel spectacle des batailles, y trouva
« le port assuré après la tempête ; elle y était entrée
« comme un torrent dévastateur, qui, bientôt endigué,
« se transforma en une source limpide, de courants
« paisibles, dont les eaux fécondantes étaient destinées
« à se répandre un jour sur le territoire dévasté de la
« République. On doit un résultat si heureux à la supé-
« riorité incontestable de l'éminent directeur de l'Ecole,
« supériorité en tous genres, de caractère, d'intelligence,
« de moralité, de savoir ; on le doit au chef insigne de
« cette jeunesse indisciplinée, qui sut éveiller en elle le
« stimulant moral, l'amour de la science, l'attrait des
« nobles récompenses, l'horreur des censures méritées ;
« on le doit à Barreda, qui, grâce à sa profonde con-
« naissance du cœur humain, à sa remarquable saga-
« cité, à sa parole insinuante, à sa bienveillante gravité,
« grâce aux mille autres qualités que nous, Préparato-
« riens de ce temps, nous rappelons avec une profonde
« émotion, sut se faire respecter au point que les élèves les
« plus incorrigibles, ceux qui se vantaient de ne redouter
« aucun châtement, en étaient arrivés à n'avoir qu'une
« crainte, celle de déplaire à un maître aussi respecté
« que chéri. Les mutineries, les pronunciamientos, l'in-
« subordination, les folles perversités, firent place, peu
« à peu, à l'habitude de l'étude, au goût pour les con-
« troverses scientifiques, à l'esprit d'association et de
« bienveillance, aux nobles propos de fonder des publi-
« cations et des sociétés consacrées à des objets litté-
« raires, scientifiques ou philanthropiques. »

III. — Outre les soins qu'il donnait à l'Ecole prépa-
ratoire, comme professeur et comme directeur, M. Barreda avait beaucoup de démarches à faire, orales et écrites, pour rallier les partisans de l'œuvre, pour repousser les attaques ou dissiper les calomnies auxquelles

étaient en butte la Préparatoire et le Positivisme, dont elle est l'émanation directe.

Au début, M. Barreda rencontra un ensemble de conditions favorables. Il avait la haute estime et l'appui du président Juarez et de son ministre de l'instruction publique, M. Martínez de Castro ; ceux-ci, dans les nominations qu'ils contresignèrent, font l'éloge des grandes qualités de l'illustre introducteur du Positivisme au Mexique. De plus, M. Barreda, qui avait été élu, en 1868, à la Chambre des Députés, y remplit les fonctions de président de la Commission de l'instruction publique. Il était donc au début à même, plus qu'il ne le fut plus tard, de soutenir et de défendre l'Ecole qu'il avait créée. Mais, après la mort du président Juarez, en 1872, de M. Contreras Elizalde, en 1875, il se trouva presque toujours seul, n'ayant, pour résister aux attaques, qu'un appui officiel bien limité, tant à la Chambre des Députés et au Sénat que dans le pouvoir exécutif. Néanmoins, soutenu par sa haute moralité et sa puissante intelligence, M. Barreda, dans la plupart des cas, remporta la victoire.

Parmi les apologies que M. Barreda écrivit pour gagner à sa cause les meilleurs serviteurs de la République, je signalerai, comme type, la lettre qu'il adressa, le 10 octobre 1870, au gouverneur de l'Etat de Mexico, M. Mariano Riva Palacio, qui remplissait sa fonction avec beaucoup de sagesse, marchant dans la voie du véritable progrès. Cette lettre a pour objet de faire connaître à cet illustre fonctionnaire le système d'enseignement implanté à Mexico par M. Barreda. L'auteur y signale, comme le plus saillant parmi les maux qui sévissaient dans la société mexicaine, le désaccord pratique qui s'est manifesté sous la plus ravageante et la plus alarmante de ses formes, par des guerres civiles, par des révolutions funestes, qui ont inondé le pays de

sang mexicain, qui ont tari les sources de sa richesse, paralysé le commerce, entravé l'industrie, et qui, finalement, ont été cause que les étrangers, au lieu de contribuer à notre prospérité, nous ont humiliés et appauvris en organisant tantôt des invasions injustes, tantôt des interventions insolentes. M. Barreda y fait voir que la cause principale de ce désaccord dans l'action tient au désaccord, non moins déplorable, dans la manière de raisonner, à ce qu'Auguste Comte a appelé « l'anarchie intellectuelle », manifestée par la diversité d'opinions que plusieurs individus ont sur un même sujet ; diversité irrémédiable, parce qu'elle provient de l'irréductibilité des méthodes qu'ils appliquent à la solution d'une même question. Les causes de l'anarchie intellectuelle une fois indiquées avec une admirable justesse, M. Barreda en conclut que le seul remède efficace à un mal si grave est un enseignement supérieur scientifique, complet et identique pour tous, et ce but est précisément celui que poursuit l'École préparatoire.

Le plan proposé par M. Barreda avait soulevé beaucoup d'opposants. La plupart n'obéissaient qu'à un aveugle esprit de routine ; mais l'opposition systématique, due aux métaphysiciens et aux cléricaux, s'appuyait sur les préjugés surannés que la masse avait encore en matière d'éducation. Si les adversaires du Positivisme voulaient seulement se donner la peine de l'étudier, ils mettraient un terme à leurs déclamations aussi puériles que maladroites ; mais la grande majorité préfère s'épargner l'effort mental de l'apprentissage, et aime mieux critiquer les choses qu'elle ignore et qui sont souvent hors de sa portée.

Les critiques sont venues surtout de personnes qui, manquant tout à fait de la préparation nécessaire pour juger une institution scientifique et positive, n'ont jamais pris la peine de l'étudier ; ce sont, à proprement parler,

des lettrés, dont l'opposition aurait été négligeable sans l'action politique qu'ils continuent d'exercer. Parmi les métaphysiciens qui se sont le plus signalés par leur acharnement contre l'Ecole préparatoire et le Positivisme, figurent, au premier plan, les légistes, qui, par suite de l'état social du Mexique, ayant eu la chance de s'élever jusqu'à en devenir les directeurs, ont fâcheusement influé sur ses destinées.

Voici un fait qu'il est utile de signaler, comme caractéristique de cette situation. En 1877, le ministre de l'instruction publique, M. l'avocat Protasio Tagle, influencé par les attaques des cléricaux et des métaphysiciens, se prononça ouvertement contre l'Ecole préparatoire ; mais, avant d'agir, il s'appliqua à en faire une étude minutieuse. Aussitôt qu'il l'eut terminée, il connut la vérité, et se convertit ; d'ennemi qu'il était, il devint un des plus ardents défenseurs de l'institution. Dès lors, il rompit ouvertement avec ceux qui, en lui présentant la Préparatoire comme un foyer de vices, l'avaient grossièrement trompé, et il mit à contribution tous les moyens dont il disposait pour soutenir l'Ecole positive de Mexico.

Tout portait à croire, après l'expérience des dix années qui suivirent sa création, que l'œuvre de M. Barreda, consolidée, resterait aussi féconde en résultats. Lui-même le croyait aussi, et tant que l'Ecole fut sous sa direction, il en maintint le plan général, en dépit des luttes acharnées et des écueils plus ou moins dangereux qu'il rencontra. Aussi longtemps que le fondateur fut à la tête de la Préparatoire, son prestige, ses talents souverains, sa haute moralité, son altruisme inépuisable, lui donnèrent les moyens de vaincre ou tout au moins d'apaiser ses ennemis. Mais, à peine M. Barreda s'était-il éloigné, que le désordre commença ; son plan, attaqué par les spécialistes, finit par subir des mutilations regrettables, et la classification logique et harmonieuse des sciences, que

nous devons à Auguste Comte, fut dénaturée. Il y a peu d'années, on rétrograda au point de confier des chaires de la plus haute importance à des esprits purement métaphysiques, absolument dépourvus de l'éducation scientifique complète nécessaire.

Je n'insisterai pas davantage, le sujet étant intimement lié aux incidents de notre histoire contemporaine, sur les vicissitudes subies par le plan d'études mis en pratique par M. Barreda à l'Ecole nationale préparatoire. Cela exigerait un travail spécial, qu'il sera intéressant d'entreprendre. Il me suffira de dire aujourd'hui qu'on est revenu sur l'altération qui avait compromis l'œuvre, au grand dam du pays et de toute la jeunesse.

Le 19 décembre 1896, le gouvernement mexicain, sous l'inspiration d'un de nos coreligionnaires, M. l'avocat Ezequiel A. Chavez, a promulgué une loi réparatrice. Bien qu'elle ne soit exempte ni de défauts ni d'imperfections, cette loi pourvoit à l'éducation complète, sous le triple rapport de l'intelligence, du sentiment et de la volonté, et préconise l'étude des sciences, depuis la mathématique jusqu'à la morale, suivant l'ordre rigoureux établi par le maître des maîtres, Auguste Comte.

IV

RÉSULTATS.

I. — Il nous reste, avant de conclure, à apprécier les résultats de cette grande fondation.

— La transcendance de l'œuvre de M. Barreda peut être aisément appréciée en rappelant, ne fût-ce que brièvement, quel était, avant 1867, l'état de l'enseignement au Mexique.

Les travaux scientifiques étaient dominés par l'empirisme le plus complet et le plus infécond ; tout était livré aux incertitudes des conceptions, aux discussions vagues de la théologie et de la métaphysique, dont on faisait dépendre le sort du pays, et qui laissaient marcher dans l'obscurité l'ensemble de mes compatriotes.

Jusqu'au moment où le grand Barreda fonda la Préparatoire, la logique était étudiée, au Mexique, comme un élément de ce qu'on appelait le « Cours d'arts » ; on l'étudiait comme un art, il est vrai, mais en la bornant à la partie déductive du raisonnement. Les travaux de Bacon et de ses continuateurs étaient entièrement inconnus dans nos collèges, où l'on apprenait comme des dogmes ces maximes : « La conclusion ne peut rien contenir qui ne soit contenu dans une des prémisses. — La conclusion ne peut jamais avoir plus d'étendue que les prémisses. » De telles sentences, qui sont la négation la plus catégorique de la méthode inductive, constituaient, à l'époque qui précéda la restauration de la République, la base de la logique qu'on enseignait dans nos collèges. La déduction était restée une fin, non un moyen ; les élèves n'avaient besoin que d'une provision suffisante d'autorités et d'axiomes pour former les prémisses majeures des syllogismes, « pour raisonner ».

L'école purement déductive, qui avait régné en souveraine sur le monde de l'intelligence en Occident jusqu'à la réforme de Bacon, avait conservé son empire dans ma patrie. C'est grâce au méritant Barreda que la réforme du xvii^e siècle fut introduite au Mexique : l'interprétation de la nature fut substituée à celle des textes et des autorités ; l'observation et l'expérimentation remplacèrent la pure argumentation.

Ce fut ce changement radical de méthode, et pas autre chose, qui souleva les plus violentes attaques contre la Préparatoire et contre son fondateur, de la

part des ultramontains et des métaphysiciens, qui ne pouvaient voir d'un bon œil que l'on enseignât à la jeunesse que, pour raisonner, elle devait partir, non point des maximes de Hobbes, de Rousseau ou de Michel Chevalier, mais des postulats acquis au moyen de l'observation et de l'expérience. Comme on devait s'y attendre, ce changement de méthode a suscité un amour plus fort que les rancunes et les antipathies ; car il a engendré des bienfaits sans nombre, qui ne cessent de se répandre sur le Mexique, et qui s'étendront un jour sur toutes les nations, car la fondation des écoles positives est d'une utilité universelle.

M. Barreda fut le vrai créateur du professorat mexicain. Jusqu'à la fondation de la Préparatoire, la très grande majorité des maîtres se bornait à procéder par demandes et par réponses, comme au catéchisme, ne cherchant qu'à inculquer des doctrines sans aucune liaison avec les méthodes correspondantes ; il n'y avait pas, au Mexique, de professeurs animés du véritable esprit philosophique : c'est M. Barreda qui les a formés.

Les avantages intellectuels de l'Ecole préparatoire sont assez évidents ; mais ses précieux avantages sociaux n'ont pas été aussi bien appréciés de tous que de M. Gabino Barreda. Ces avantages tiennent à la réunion, dans une école commune, de tous ceux qui embrasseront plus tard les carrières les plus diverses, de l'industrie et de la politique, de la science et des beaux-arts ; ils y puisent un sentiment de fraternité, résultat de contacts prolongés, si faibles qu'ils soient, entre des hommes qui, une fois leurs études terminées, seront dispersés sur les divers points du territoire de la République, pour y exercer leurs fonctions respectives, théoriques ou pratiques.

Ils y puisent surtout la communauté des méthodes qui produit en eux cette identité logique et fondamentale si précieuse pour la paix publique et pour l'ordre social :

« Avant M. Barreda, dit M. Parra, notre patrie ne connaissait que deux modes de philosopher : la scolastique, symbole du parti conservateur, qui réduisait la philosophie à n'être que « l'humble servante de la théologie », et la méthode critique ou révolutionnaire, symbole du libéralisme plus ou moins radical. Dans l'ordre politique, la lutte des idées se traduisait par une suite ininterrompue de guerres civiles, qui déchirèrent cruellement le sein de la Patrie. Entre celui qui affirme et celui qui nie, lorsqu'il n'y a point de critérium commun, lorsqu'aucun ne peut démontrer à son adversaire la vérité de ses croyances, la question ne peut être tranchée que par des actes ; la discussion dégénère en dispute, celle-ci en luttes ; d'où naissent des haines, qui engendrent une nuée d'interminables guerres civiles. C'est ainsi que l'anarchie dans les opinions, en produisant la division dans les esprits et l'antipathie dans les cœurs, finit par séparer les hommes en partis qui ne tendent qu'à s'entre-détruire. M. Barreda répandit les doctrines qui ont été le remède à tant de maux. Préconisant un critérium qui, bien que n'étant particulier à aucun des partis adverses, était acceptable par tous les deux ; ajournant la résolution des questions qui les divisaient le plus ; conseillant de ne tenir pour certain que ce qui est prouvé ; respectant ce que dans l'ordre pratique avaient réalisé les doctrines rivales ; faisant de chacune une juste et impartiale appréciation historique, et traitant avec les égards et la courtoisie que mérite tout ce qui a été conçu par les hommes éminents et cru de bonne foi par un grand nombre de nos semblables..., il opposa la méthode scientifique, qui concentre toute la force mentale et toute l'activité des hommes sur les grands problèmes sociaux (1). »

C'est, en effet, le problème de la suprématie de la foi

(1) Porfirio Parra. *Loc. cit.*

positive qui fut mis en question par la fondation de la Préparatoire et par les attaques auxquelles elle donna lieu. La lutte fut, dès lors, nettement engagée entre les positivistes, d'un côté, et les métaphysiciens et les théologiens, de l'autre ; ceux-ci attaquant, ceux-là défendant l'œuvre de M. Barreda. Cette question transcendante, qui contient tous les germes de l'avènement du nouveau pouvoir spirituel, donna lieu à des discussions lumineuses où les positivistes obtinrent la palme triomphale.

C'est, au fond, l'ascendant du Positivisme qui était en question. L'étude attentive de l'œuvre de M. Barreda montre, en effet, qu'il agissait en véritable positiviste, comme un serviteur de la religion de l'Humanité. C'est cet aspect de sa vie qu'il nous faut maintenant apprécier.

II. — Malgré son adhésion complète aux doctrines de Comte, M. Barreda ne fit pas de propagande religieuse d'une façon explicite ; il la jugeait prématurée. Il savait que les réformes primordiales et définitives sont celles qui concernent les changements de méthode. Comme il n'avait ni les ardeurs inconsidérées, ni les juvéniles impatiences des âmes révolutionnaires, il voulut d'abord établir la base philosophique du nouveau régime ; avant de faire connaître une religion qui est du domaine de la science, il enseigna la science elle-même.

M. Barreda ne pouvait pas évidemment se proposer de propager la nouvelle synthèse à l'École préparatoire, qui est un établissement officiel, ce que d'ailleurs la loi mexicaine défend ; mais il fit voir, dans ses discours, comme par tous ses actes, qu'il était le véritable disciple du fondateur de la religion de l'Humanité.

Aussi entreprit-il de la propager par les moyens qu'autorisent les libertés publiques, lorsqu'il jugea que la méthode et les principes fondamentaux de la véritable philosophie avaient suffisamment pénétré dans un public d'élite, inébranlablement convaincu de leur supériorité.

J'ai dit que M. Barreda caractérisa l'ensemble de l'enseignement qu'il créa au Mexique par l'introduction sage et progressive du culte des grands hommes et des grandes institutions sociales; en voici un exemple. En 1877, un groupe d'étudiants de l'Ecole de médecine, qui étaient passés par la Préparatoire, soulevèrent une discussion sur l'hypothèse de Darwin, et, dans le but d'exercer leurs facultés par l'examen de différents sujets en y appliquant la méthode positive, ils eurent recours à leur illustre maître pour constituer, sous le nom d'« Association Méthodophile Gabino Barreda », une société composée d'étudiants et d'anciens élèves de toutes les écoles, dont il rédigea le sobre règlement en s'inspirant de la maxime d'Auguste Comte : *Vivre au grand jour*. Tous les trois mois, on remplaçait la dissertation scientifique par la biographie de quelque bienfaiteur de l'Humanité; des études furent présentées, sur Dante par le Dr Manuel Gomez Portugal, sur Galilée par M. Albert Escobar. Au bout d'une année, la Société avait publié deux volumes, l'un consacré à ses intéressants travaux, l'autre contenant la plupart des études de M. Barreda. La probité qui présida à toutes les discussions et à tous les actes de la « Méthodophile » lui gagna la sympathie générale des gens d'études. Malheureusement, cette association ne survécut pas au départ de son organisateur pour Berlin.

M. Barreda se proposait de fonder une association plus systématique en vue de la plus haute action sociale. Avec l'esprit relatif qui le caractérisait, le philosophe mexicain avait entrepris de propager la méthode positive dans un établissement de l'Etat, le seul moyen qu'il eût alors à sa disposition, tout en s'abstenant d'y enseigner les principales applications sociales qu'elle comporte. Mais il n'en reconnaissait pas moins l'impossibilité permanente pour un pouvoir temporel d'agir avec plé-

nitude dans les questions d'ordre moral. Il ne pouvait point d'ailleurs indéfiniment espérer arriver à s'en faire comprendre ni à en être secondé, comme il l'avait été au temps de Juarez. Aussi, travailla-t-il à créer un pouvoir destiné à satisfaire aux nécessités spirituelles de l'avenir. Je crois utile de citer ici une partie de l'appel que M. Barreda adressa, le 1^{er} mai 1877, *aux Citoyens professeurs des Ecoles nationales de la République*. Après avoir rappelé les mesures prises par le Gouvernement pour empêcher les professeurs de se consacrer entièrement à leur mission sociale, il ajoutait : « Si, à ces
« entraves matérielles mises au professorat, qui ne lui
« permettent pas de s'élever à la hauteur d'un véritable
« sacerdoce et de constituer un pouvoir spirituel ou, si
« l'on veut, intellectuel, sans autres armes que la rai-
« son et la science, sans autres fonctions sociales que
« l'enseignement et le conseil, viennent s'ajouter les
« entraves morales suscitées par l'intolérance politique;
« si, oubliant son programme de séparation complète
« entre le spirituel et le temporel, vraie signification
« de ce qu'on a appelé la séparation de l'Eglise et de
« l'Etat, et méconnaissant que cette indépendance ne
« veut dire autre chose que la pleine liberté de con-
« science, l'Etat exige des professeurs une profession de
« foi qui dégrade sans rien garantir; si nous songeons
« enfin à tout ce que je viens de dire, nous verrons que
« rien n'est plus juste ni plus urgent que de mettre à
« exécution l'idée qui germe depuis quelque temps dans
« l'esprit de plusieurs professeurs, et qui est, à n'en pas
« douter, dans la conscience de tous, celle de former
« une association de tous ceux qui sont consacrés au
« noble sacerdoce de l'enseignement, dans le but d'a-
« mener par tous les moyens licites et moraux, au
« grand jour, mais de toute leur puissance, l'élévation
« intellectuelle et morale, graduelle et progressive, du

« professorat, son indépendance spirituelle et même
« matérielle de toute tutelle étrangère et, par suite,
« dégradante, sans autre appui que la libre adhésion et
« le suffrage spontané des vrais amis du progrès, de
« l'éducation et du développement intellectuel.

« Le but de cette association ne saurait laisser d'être
« sympathique à toute âme généreuse, quelles que
« soient d'ailleurs ses croyances politiques, aussi bien
« qu'à tout digne professeur; car elle tend à assurer
« la stabilité nécessaire à leur fonction, tout en l'enno-
« blissant, à ne donner accès dans la corporation qu'aux
« personnes intellectuellement et moralement dignes,
« et à mettre ceux qui n'ont pas d'autre ressource que
« leur capital moral à l'abri de la misère imminente
« qui, par suite d'événements tout à fait indépendants
« de leur volonté, menace aujourd'hui eux et leurs
« familles, aussi bien que la mission noble et paisible à
« laquelle ils se sont consacrés. »

Le départ du philosophe pour Berlin ne lui permit pas de donner suite à ce projet.

III. — M. Barreda a laissé de nombreux disciples, embrassant à des degrés divers sa foi positiviste. Parmi ceux qui ne sont plus, j'en citerai deux (1), outre ceux que j'ai déjà désignés, l'ingénieur Eduardo Garay, professeur à la Préparatoire et à l'Ecole des Ingénieurs, qui admettait la religion de l'Humanité; le Dr Adrian Segura, professeur d'Histoire de la philosophie à la Préparatoire : successeur de M. Barreda à la chaire de

(1) Dans l'histoire de la Préparatoire, le nom de ces deux disciples de M. Barreda rappelle deux victoires des positivistes sur les métaphysiciens. Ceux-ci, dans leurs attaques, cherchèrent d'abord à rompre l'unité du plan, en proposant d'autres cours, spécialement celui d'Histoire de la philosophie, afin de permettre de parler dans l'Ecole des causes finales et de l'Etre suprême, qui en sont dogmatiquement bannis; la chaire fut créée, mais confiée, par le gouvernement, à un positiviste, le Dr Segura. Les métaphysiciens demandèrent ensuite le retour à l'ancien régime; le Congrès, saisi de la demande de revision du plan d'études,

Pathologie générale à l'École de médecine, il publia son cours de 1880, où il se montre un positiviste éclairé et enthousiaste, comme en témoigne le passage suivant extrait de sa leçon sur les Fonctions cérébrales : « L'altruisme, principe d'une unité plus complète, plus facile et plus durable que celle qui peut résulter des préoccupations habituellement personnelles, est la source du dévouement qui nous pousse à satisfaire les besoins d'autrui plutôt que les nôtres. L'*Altruisme*, voilà, Messieurs, la synthèse de notre sainte mission de médecins. Celui qui manque à cette devise sublime, *Aliis vivere*, ne doit pas se vanter d'être médecin ; il n'est qu'un trafiquant en souffrances de nos semblables. »

Parmi les nombreux élèves de M. Barraza qui vivent encore (1), il n'en est point qui fassent profession de la religion de l'Humanité : la plupart acceptent en partie l'œuvre d'Auguste Comte ; quelques-uns suivent Stuart Mill et Herbert Spencer. Mais son principal disciple, son élève préféré, mon très cher et très respectable maître, le D^r Porfirio Parra, né dans le prolétariat, est celui de tous qui se rapproche le plus des positivistes complets. C'est le successeur de M. Barraza, celui qui, depuis la mort de son maître, a le plus contribué à la diffusion du Positivisme au Mexique : dans la chaire, comme professeur de logique, de mathématiques, de pathologie, de zootechnie et d'anatomie ; dans la tribune, où il s'est montré un de nos orateurs les plus

non seulement le maintint, mais le compléta (1876) par la création d'une chaire de Sociologie, dont le premier titulaire fut le député auquel était dû cette brillante victoire, l'ingénieur Garay. Sous la direction de M. Barraza, la Préparatoire devenait d'autant plus positiviste qu'elle était plus attaquée.

(1) L'un d'eux, le D^r Manuel Flores, dans son *Traité élémentaire de pédagogie*, qualifie d'irréprochable la classification des fonctions du cerveau d'Auguste Comte et adopte ses vues sur la musculature, sur la division des éléments du caractère, etc.

éloquents; dans ses conversations; et dans ses écrits, scientifiques, philosophiques et poétiques, car ses Odes l'ont placé au premier rang de nos meilleurs poètes. Pour aider à la propagande positiviste, M. Parra fonda deux organes, *la Méthode*, en 1880, et plus tard — sous la devise *Amour, Ordre et Progrès — le Positivisme*, où il publia un grand nombre d'articles lumineux, soit d'exposition, soit de polémique (1), et où il inséra deux écrits d'Auguste Comte, le *Discours sur l'esprit positif* et la *Philosophie des mathématiques*, extraite de la *Revue occidentale*.

En dehors de ce milieu directement positiviste, nombre de personnes se disent telles, sans connaître de Comte que le nom; c'est à peine si elles ont lu Herbert Spencer ou Mill; à leurs yeux, Taine passe, ce qui peut ici sembler incroyable, pour un philosophe positiviste, pour le grand historien de la Révolution française! La grande majorité du public regarde encore Littré comme le premier disciple et le véritable successeur d'Auguste Comte; dans ce milieu, la connaissance du Positivisme ne va pas au delà de la biographie de Comte par Littré, ou de la critique de Mill sur le Positivisme (2). On reviendra un jour à une appréciation plus juste de la réalité des choses. Nous suivons, d'ailleurs, en cela l'impulsion de l'Occident européen, car on publie chez nous peu d'ouvrages scientifiques et encore moins d'ouvrages philosophiques.

Quoique les efforts des positivistes mexicains ne

(1) Nous signalerons deux remarquables réponses aux attaques faites, à Paris, contre les doctrines d'Auguste Comte, par M. Vacherot et par le père Félix, dans ses prédications à Notre-Dame.

(2) Dans le journal *l'École préparatoire*, publié en 1874 et 1875, on inséra trois articles extraits de la revue *la Philosophie positive : l'Atomisme* d'Alfred Naquet, *l'Origine de l'idée de justice* de Littré et la leçon unique que celui-ci fit en 1870, comme professeur d'histoire à l'École polytechnique; dans ce journal, le lexicographe est regardé comme le successeur d'Auguste Comte.

soient pas coordonnés, leur influence se fait pourtant sentir dans la marche générale du pays ; car, dans presque toutes les parties du Mexique, il y a des élèves de M. Barreda et de M. Parra, sortis de l'École préparatoire, qui propagent, avec une vraie constance, les idées positives. Cette propagande, plus ou moins pure, plus ou moins complète, s'est faite, et continue à se faire encore, principalement à l'aide des écoles ; car, depuis 1867, la plupart des Etats de la République ont fondé des établissements d'éducation et d'instruction sur le modèle de l'École préparatoire de Mexico, de laquelle sont sortis les directeurs et quelques-uns des professeurs de ces collèges. Dans les écoles professionnelles où se trouvent des fils de la Préparatoire, ceux-ci ne cessent de propager la doctrine du Maître. Cette action publique se combine avec la propagande privée ; je puis citer ma conversion comme un exemple de celle-ci. Pendant les vacances d'hiver de l'année 1888, étant encore à l'état théologique, je m'entretenais un soir avec un des médecins de Jonacatepec, mon village natal, le D^r Florencio Flores, aujourd'hui mon compère, lorsque notre conversation vint à tomber sur le Positivisme. Mes idées sur la grande création de l'immortel Comte étaient on ne peut plus erronées, et le D^r Flores me fit voir combien elles étaient fausses. Le lendemain, je me rendis chez lui, et il me prêta les deux volumes publiés par l'Association Méthodophile, dont il avait été un assistant assidu lorsqu'il faisait ses études médicales à Mexico. L'un de ces volumes contenait, comme je l'ai dit, les principales études du D^r Barreda, l'autre les travaux de l'Association. Je puis assurer que je dévorai plutôt que je ne lus ces livres ; j'en fis des extraits. Cette lecture fut pour moi une révélation. C'est alors que je connus l'examen de l'hypothèse de Darwin et la défense de la classification des sciences

par M. Barreda, les biographies de Dante et de Galilée, le travail du D^r Parra sur « les causes premières », l'essai sur « les devoirs réciproques des supérieurs et des inférieurs » par l'avocat Miguel S. Macedo : ces deux dernières études, dont les auteurs devaient devenir mes maîtres, dénotent une acceptation franche et complète des idées d'Auguste Comte. Ma conversion au Positivisme date de cette époque.

Bien des vices de critérium ont été jetés à terre, bien des préjugés qui existaient autrefois, dans les classes dirigeantes du Mexique, sur l'évolution progressive des sociétés se sont évanouis, grâce à l'impulsion du D^r Barreda et de ses disciples.

La supériorité du Positivisme sur les autres synthèses a reçu une éclatante confirmation, à Mexico même, de la part des théologiens. Il y a quelques années, un prêtre catholique, élève de M. Parra à l'École préparatoire, où il avait été initié d'une manière efficace aux études scientifiques, M. Francisco Labastida, entreprit de réformer le plan d'études du séminaire de Mexico, dans un sens strictement scientifique; il y introduisit l'enseignement des sciences positives qui n'y figuraient pas, et organisa leur étude suivant la loi si habilement instituée, par Auguste Comte, pour établir la hiérarchie des phénomènes que présentent le monde et l'homme. Cette réforme, acceptée par l'archevêque de Mexico, et mise immédiatement en application, subsista pendant deux à trois années; mais le changement de recteur amena le rétablissement de l'ancien régime. M. Labastida, qui avait quitté le séminaire lorsque son plan fut supprimé, a toujours protesté depuis contre l'élimination de l'esprit scientifique dans l'enseignement du Collège des ministres catholiques de Mexico.

Dans l'ordre politique, les conquêtes du Positivisme au Mexique offrent aussi quelque intérêt. En 1877,

M. Telesforo Garcia, écrivain vigoureux et adepte du Positivisme, fonda le journal *la Liberté*, qui intervint dans toutes les questions politiques palpitantes; c'est la première publication périodique dans laquelle on ait appliqué le critérium positif aux affaires publiques du Mexique, anathématisant les révolutions comme moyens de progrès, et préconisant la justification et non la condamnation du passé. Ce journal, qui subsista jusqu'à la fin de 1884, contribua à la diffusion de quelques-uns des aspects du Positivisme.

Le Trésor public avait toujours été en proie au plus grand désordre jusqu'à ce qu'un ancien élève de l'Ecole préparatoire, disciple de M. Barreda, M. l'avocat José Yves Limantour, ait accepté la charge du ministère des finances, qu'il dirige encore, et où sa gestion habile lui a conquis l'applaudissement unanime de ses compatriotes (1). Une haute moralité, une continuelle attention à sa tâche, et l'application du critérium positif à la résolution des questions, voilà les moyens employés par M. Limantour pour obtenir l'équilibre du budget et maintenir la bonne direction de toutes les affaires relatives à la richesse publique.

Un autre membre du cabinet mexicain, M. Manuel Fernández Leal, ingénieur, ministre de *Fomento*, sympathise avec le Positivisme. Collaborateur du D^r Barreda à la Préparatoire, comme professeur de mathématiques, depuis la fondation de l'Ecole jusqu'en 1879, M. Leal était au nombre des professeurs qui étudièrent la *Philosophie positive* d'Auguste Comte pour bien s'ac-

(1) « La tâche entreprise par ce ministère a été immense. Les résultats obtenus sont incalculables. » *Rapport du général Porfirio Diaz, président des Etats-Unis mexicains, à ses compatriotes, sur les actes de son administration, du 1^{er} décembre 1884 au 30 novembre 1896.* Parmi ces résultats, nous devons signaler l'unification de la dette publique, la suppression de la dette flottante, la suppression des octrois, qui assure la complète liberté de circulation des marchandises dans tout le territoire de la République.

quitter de leurs fonctions. Homme de science, dès sa jeunesse, et serviteur de la nation, depuis 1855, il a toujours été respecté pour son intègre moralité, pour le zèle qu'il a mis dans l'accomplissement de ses fonctions, pour l'étendue et l'utilité de ses services. Dégagé de toute conception théologique ou métaphysique, émancipé en religion aussi bien qu'en politique, M. Leal est un citoyen qui résout toujours les affaires humaines avec des éléments purement humains.

Au Sénat, à la Chambre des Députés, les éléments constructeurs, plus ou moins affiliés au Positivisme, ont toujours prédominé et prédominent encore.

Il résulte de cet examen que ce qu'il faut à présent, au Mexique, c'est de continuer l'œuvre commencée, non seulement en profitant des points de contact pour répandre les vues communes, mais surtout en coordonnant les efforts des différents positivistes, par une propagande systématique de l'œuvre complète d'Auguste Comte; car j'estime qu'il y a, chez un grand nombre de mes compatriotes des deux sexes, des dispositions favorables à l'adoption des conceptions essentielles de la foi nouvelle. Cette noble tâche est une de mes espérances, sa poursuite, un de mes meilleurs propos; je m'y emploierai, comme il convient à un disciple appartenant à la troisième génération positiviste de son pays, qui, par éducation autant que par tempérament, aime la discipline et n'éprouve de satisfaction qu'en étant d'accord avec ses supérieurs. Mon action consistera donc toujours à seconder mes maîtres, M. Miguel S. Macedo et celui qui m'a conduit dans ces murs sacrés, lorsque je les ai contemplés pour la première fois, le docteur Porfirio Parra, qui est le chef du Positivisme dans la patrie de Juarez et de Barrera.

V

CONCLUSION.

Vous l'avez vu, Messieurs, M. Barreda fut un vaillant apôtre, un vrai philosophe, un grand citoyen. Son élévation morale répondait à sa supériorité mentale et sociale.

Lorsque M. Barreda se chargea, en 1868, de la direction de la Préparatoire, il crut devoir renoncer à l'exercice de sa profession, qu'il aurait pu continuer avec un grand profit, car il était un médecin distingué, très recherché de toutes les classes, en raison de son savoir reconnu et de son habileté incontestable; mais M. Gabino Barreda avait une notion très élevée des devoirs sociaux : malgré l'exiguïté de ses appointements, il voulut se consacrer essentiellement au service que demandaient de lui sa patrie et l'Humanité.

Tous les ouvrages de M. Barreda sont imprégnés du plus profond amour social, du plus ardent désir de faire le bien en subordonnant toujours le progrès à l'ordre. L'intelligence affectueuse du savant fondateur de l'Ecole préparatoire palpite dans tous ses travaux; elle vivra aussi longtemps que son souvenir. Il agissait d'après la loi sociale qui prescrit la noble et volontaire subordination de la SCIENCE à l'AMOUR; subordination qu'il développa, d'une façon pleinement positive, dans le mémorable discours qu'il prononça en l'honneur de M. Juan Cordero (1), qui avait peint, pour la Préparatoire, un beau tableau allégorique, portant ces deux formules : SCIENCE : *Savoir pour prévoir*; INDUSTRIE : *Prévoir pour agir*.

La devise *Ordre et Progrès*, que M. Barreda fit adopter pour l'Ecole préparatoire, dès sa fondation, se détache

(1) L'Ecole préparatoire doit au talent et à la générosité de M. Cordero le seul portrait de M. Barreda qui ait été conservé.

en lettres d'or au-dessus de l'escalier d'honneur. Ces devises, comme toutes celles qu'il préconisa, avaient été recueillies par lui de la bouche même du fondateur du Positivisme ; il ne s'en écarta jamais.

Dans sa vie, il y a un fait bien caractéristique, qui montre par quel côté les esprits élevés sont entraînés vers la nouvelle religion. M. Barreda a souvent raconté à ses meilleurs disciples, quand il leur narrait l'histoire de son initiation au Positivisme, que, dans les diverses occasions qu'il eut d'entendre Auguste Comte, rien n'attira plus vivement son attention que cette formule : *Nul ne possède plus d'autre droit que celui de toujours faire son devoir*. C'est à cette maxime qu'il faisait remonter entièrement la sympathie que lui inspira le Positivisme, le désir qu'il eut de le connaître, et sa conversion finale. Je prends plaisir à consigner ici que M. Barreda conforma toujours sa vie à cette règle morale. Si Auguste Comte avait connu son œuvre et sa vie, je ne doute pas qu'il eût été satisfait d'un tel disciple, aussi complet que digne. Aussi est-ce à juste titre que l'on a gravé sur sa tombe ces deux formules positivistes :

Famille, Patrie, Humanité.
Penser pour agir, et agir par affection.

Les sympathies que M. Barreda avait conquises à Guanajuato, lorsqu'il y exerçait la médecine, étaient si grandes, que, lorsqu'il quitta cette ville pour se rendre à Mexico, un grand nombre de familles le reconduisirent jusqu'à un certain endroit du chemin, quelques-unes même l'accompagnèrent jusqu'à la capitale de la République, manifestant, par ce touchant témoignage collectif, le chagrin qu'elles éprouvaient du départ de leur savant, modeste et bon docteur. Pour compléter ce témoignage d'estime et de reconnaissance, les habitants de Guanajuato le nommèrent, peu après, député à la

Chambre de l'Union. Malgré cette nomination, M. Barreda n'aspira jamais à jouer un rôle politique : son action fut toujours et partout purement scientifique et philosophique. En vrai positiviste, il ne cessa de témoigner la plus grande déférence pour tout gouvernement constitué.

M. Barreda respectait toutes les opinions et avait des égards pour tous ; jamais il ne pratiqua ce prosélytisme indiscret si répandu parmi les déclamateurs et les fanatiques.

La jeunesse studieuse de Mexico, glorieuse de son illustre Maître, reconnaissante des grands bienfaits dont elle lui est redevable, lui donnait des marques constantes de sa vénération ; à chaque anniversaire de sa naissance, elle organisait des fêtes, où le vif enthousiasme des élèves et des professeurs se traduisait par des épanchements de cœur à l'adresse du mentor de tous.

Jamais témoignage d'affection n'a été plus sincère que celui qui fut donné au D^r Barreda, lors de son retour de Berlin dans la capitale, par les âmes élevées qui pensent et qui sentent (1) ; jamais, de la tribune ou de la chaire, ne se sont produites des ovations plus grandes que celles qui furent faites alors en l'honneur du philosophe positiviste mexicain.

Jamais, hélas ! manifestation de deuil n'a été plus profonde que celle de la société mexicaine le 10 mars 1884, jour où le flambeau qui guidait la nation dans la voie de l'ordre, pour atteindre le progrès, s'éteignit pour toujours. Parmi les discours prononcés aux funérailles, je signalerai celui du D^r Manuel Dominguez, qui prit la parole au nom des professeurs de l'Ecole de médecine,

(1) Pour donner une idée de l'enthousiasme public et de la joie causée par son retour, je rappellerai que, dans la principale voie, par laquelle M. Barreda devait passer à sa rentrée dans la capitale, on installa à cette occasion l'éclairage électrique, dont l'emploi à Mexico date de ce jour mémorable.

non pour son mérite, qui est réel, mais pour l'affection qu'il révèle et qui, venant d'un catholique complet, prouve combien M. Barreda était aimé de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître et de le fréquenter, quelles qu'aient été, d'ailleurs, leurs croyances. Pour consacrer cet hommage public, où les regrets se mêlaient à la plus juste reconnaissance, le Conseil municipal de la ville de Mexico concéda, à la famille de M. Barreda, une sépulture de première classe dans le cimetière municipal de Dolores, et, par détermination expresse du Président de la République, la nation mexicaine fit les frais des obsèques de l'éminent disciple d'Auguste Comte.

Depuis, l'anniversaire de la mort de M. Barreda a été célébré à plusieurs reprises. Dans la commémoration de l'année dernière, les discours ont été prononcés par mes chers maîtres, tous deux disciples du grand initiateur, le Dr Porfirio Parra et M. l'avocat Miguel S. Macedo, actuellement président du Conseil municipal de la ville de Mexico. Cette célébration eut lieu avec une telle solennité et devant un public si nombreux, qu'on a pu se rendre clairement compte de la sympathie de notre jeunesse pour le Positivisme. Aujourd'hui même, cette manifestation s'accomplit à Mexico pour la septième fois. Le devoir des positivistes mexicains, enfin organisés, sera de solenniser, chaque année, la transition de notre philosophe à la vie subjective, jusqu'au jour où ses compatriotes s'assembleront pour assister à la canonisation humaine de M. Barreda, et pour entendre l'histoire complète de son œuvre, dont les résultats ne font que de naître. Bienheureux celui qui convoquera cette réunion ! Bienheureux celui qui écrira de si brillantes pages !

Une ère d'ordre et de progrès a été inaugurée au Mexique ; depuis plusieurs années, une régénération graduelle des opinions s'opère partout. Tous ceux qui ont

étudié notre état social sont d'opinion que cette transformation morale s'est accomplie grâce au Positivisme, et qu'elle doit être rapportée à l'action prépondérante du D^r Barreda. Le vrai créateur de la paix religieuse au Mexique, l'auteur de tous nos progrès intellectuels et moraux, c'est lui !

L'œuvre de M. Gabino Barreda, qui, comme toute œuvre constructive, a amené l'apaisement et la concorde, est de mieux en mieux appréciée dans sa patrie, et si le nom de l'éminent créateur du Positivisme est associé à celui de son illustre disciple mexicain, dans un même sentiment croissant de vénération et de reconnaissance, c'est que tous les esprits élevés ont été à même d'apprécier l'empreinte lumineuse tracée dans la pensée de notre philosophe Gabino Barreda par l'intelligence colossale et féconde du plus grand des constructeurs, l'immortel Auguste Comte.

MESDAMES, MESSIEURS,

Bien que dans la grande famille positiviste il n'y ait pas de différence de nationalité, je crois de mon devoir d'exprimer ici, publiquement, au nom de la famille de M. Barreda, de ses disciples, de ses collaborateurs et amis, au nom de mes compatriotes, mes remerciements les plus sincères : à M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme, qui, voulant rendre à M. Barreda le juste hommage qui lui est dû, m'a confié la noble mission de présider à sa commémoration, dans cet appartement, où il a décidé que son portrait serait placé désormais ; à mes chers confrères parisiens, qui ont tenu à honneur de s'associer à la glorification du grand homme auquel je dois de me trouver, aujourd'hui, au milieu de mes sympathiques coreligionnaires, dans le berceau même de la religion de l'Humanité.

Dans cet *Essai sur l'Histoire du Positivisme au Mexique*, je ne me suis appuyé que sur des documents authentiques; je n'ai voulu rapporter que des événements certains, dont je puisse garantir l'exactitude. J'ai demandé mes renseignements aux contemporains et collaborateurs de M. Gabino Barreda, à mes camarades et amis, MM. Horacio Barreda et Manuel Contreras y Juarez, fils des premiers disciples mexicains d'Auguste Comte; je leur adresse ici à tous mes remerciements publics. Je ne saurais oublier, dans l'expression de ma reconnaissance, mon cher camarade et ami, M. Ramon Guerrero, qui m'a apporté une aide précieuse dans la traduction française de mon travail.

